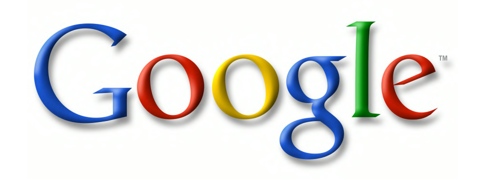
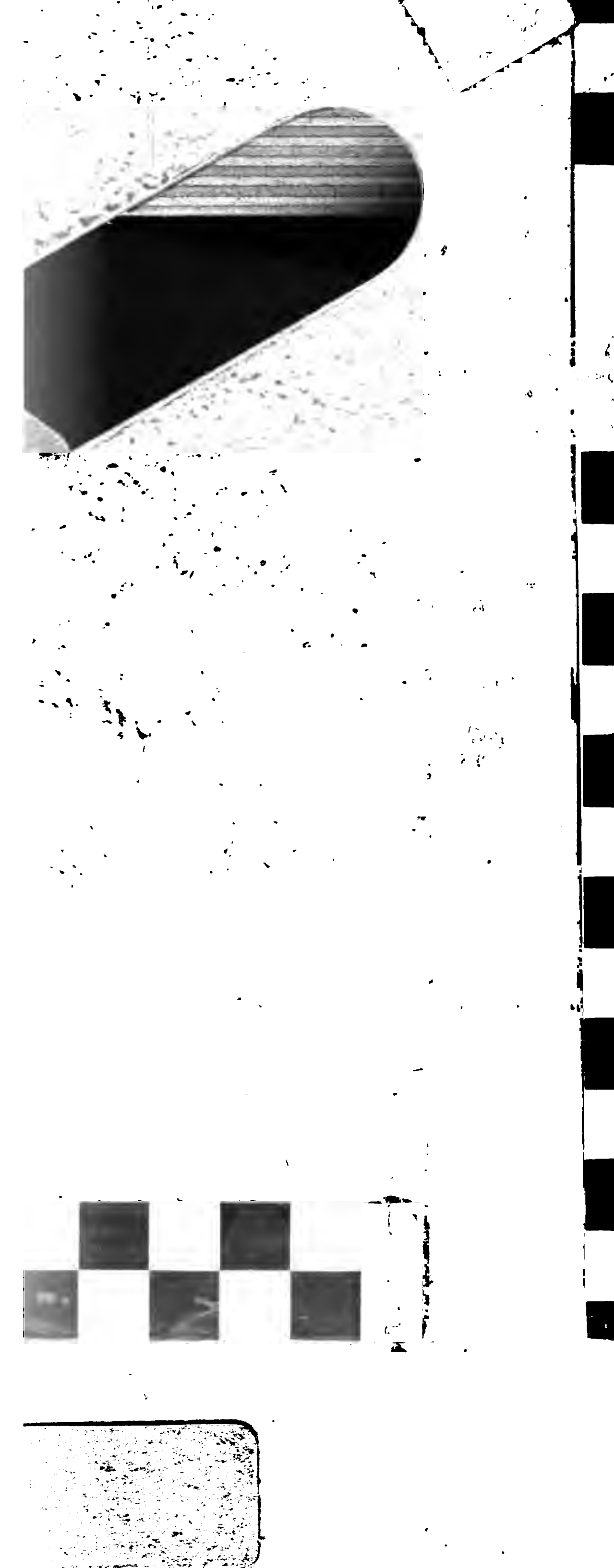
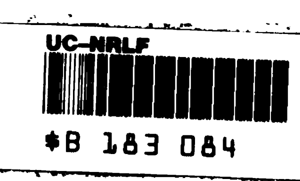





UC-NRLF
$B 183 084





ABBÉ JOUBERT

JEANNE D'ARC

TRAGÉDIE

EN CINQ ACTES ET EN VERS
AVEC CHŒURS

La musique se vend séparément

Dédiée à S. G. Monseigneur GOUTHE-SOULARD, archevêque d'Aix.

Une femme perdra la France, une jeune fille la relèvera.

(Croyance populaire au commencement du XV[e] siècle.)



PARIS
LIBRAIRIE CATHOLIQUE DE L'ŒUVRE DE SAINT-PAUL
6, rue Cassette, et rue de Mézières, 14

1895

ABBÉ JOUBERT

JEANNE D'ARC

TRAGÉDIE

EN CINQ ACTES ET EN VERS
AVEC CHŒURS

Dédiée à S. G. Monseigneur GOUTHE-SOULARD, archevêque d'Aix.

Une femme perdra la France, une jeune fille la relèvera.

(Croyance populaire au commencement du XVe siècle.)



PARIS
LIBRAIRIE CATHOLIQUE DE L'ŒUVRE DE SAINT-PAUL
6, rue Cassette, et rue de Mézières, 14

1895

HOMMAGE DE PROFOND RESPECT

A

S. G. MONSEIGNEUR GOUTHE-SOULARD

ARCHEVÊQUE D'AIX, ARLES ET EMBRUN

Monseigneur,

J'ai l'honneur de vous dédier l'œuvre que je viens d'achever à la louange de Jeanne d'Arc, et dans laquelle j'ai mis toute ma foi et tout mon cœur.

Vous n'ignorez pas la dure épreuve qui, depuis quelques années, en m'interdisant le travail de la prédication, me condamne à un repos forcé. Je n'ai pas cru pouvoir mieux employer mes heures de loisir, malheureusement trop longues, qu'à chanter la grande héroïne que vous nous avez appris à connaître et à aimer.

Je vous offre, avec une confiance toute filiale, cette note, si imparfaite soit-elle, que j'ai jetée dans le concert unanime d'admiration qui monte vers elle.

Vous y reconnaîtrez, je l'espère, celle dont vous avez dit, par une de ces expressions si heureuses dont vous avez le secret et que la France entière répète après vous : Nostra est, *Elle est à nous.*

C'est cette Jeanne d'Arc, la chrétienne et la Française,

l'inspirée et l'envoyée de Dieu, l'héroïne et la martyre, la nôtre, *en un mot, que j'ai essayé de faire revivre dans mes vers. C'est le principal titre de mon œuvre à vos faveurs.*

Votre approbation sera pour elle une bénédiction, venant d'un prélat qui, comme notre grande héroïne, unit à l'auréole du dévouement qui le distingue, omnibus omnia factus, *celle non moins glorieuse de confesseur de la foi, qui en est peut-être, dans les desseins de Dieu, la première récompense.*

Je suis, avec le plus profond respect,
MONSEIGNEUR,
de Votre Grandeur,
le fils obéissant et dévoué.

A. JOUBERT,
vicaire à la Madeleine.

Aix, ce 12 octobre 1894.





ARCHEVÊCHÉ

D'AIX

ARLES ET EMBRUN

Aix, le 24 octobre 1894.

CHER MONSIEUR L'ABBÉ.

Monseigneur l'Archevêque accepte avec plaisir l'hommage de votre drame historique qu'il vient de lire d'un bout à l'autre avec un grand intérêt. Et en vous autorisant bien volontiers à le faire imprimer, Sa Grandeur vous félicite d'avoir retracé en beaux vers l'incomparable carrière de notre héroïne nationale.

Représentée sur la scène de nos collèges et pensionnats, de nos œuvres de jeunesse et cercles catholiques, votre tragédie sur Jeanne d'Arc fera vibrer dans les cœurs les sentiments si chrétiens et si français auxquels vous avez su donner une expression toujours naturelle et châtiée, souvent saisissante.

Recevez, cher Monsieur l'Abbé, avec cette approbation et ces félicitations de Monseigneur l'Archevêque, l'assurance de la satisfaction que nous éprouvons tous à vous voir faire un si brillant et si utile emploi des loisirs que vous laisse le saint ministère.

J.-B. PENON, *Vicaire général.*



Acte Ier : DOMREMY.
Acte IIe : CHINON.
Acte IIIe : ORLÉANS.
Acte IVe : REIMS.
Acte V^e^ : ROUEN.

La musique des chœurs est due à M. A. RAMON, organiste de la Madeleine d'Aix.

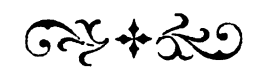


PERSONNAGES

JEANNE D'ARC.
JACQUES D'ARC, son père.
RAYMOND D'ARC, son frère. Il paraît un instant comme geôlier, au Ve acte, sous le nom de Lionel.
SAINT MICHEL.
SAINTE MARGUERITE.
SAINTE CATHERINE.
Chœur de voix célestes, anges.
LUCIE, compagne de Jeanne.
AGATHE, id.
PAULE, id.
CÉCILE, id.
Chœur de jeunes filles.
Un moine.

CHARLES VII, roi de France.
TANNEGUY DU CHATEL, conseiller et confident du roi.
LA TRÉMOUILLE, son ministre.
ARTHUR DE RICHEMONT, connétable.
RENAUD DE CHARTRES, archevêque de Reims, grand chancelier de France.
LAHIRE, général.
Trois députés d'Orléans.
Généraux, officiers et chevaliers français. Suite de Charles VII.
Chœur de guerriers.
Gardes, huissiers et serviteurs du roi,
Suite de Jeanne d'Arc,

HENRI VI, enfant, roi d'Angleterre, nommé roi de France par le parti anglais.
BEDFORT, son oncle, régent.
ISABEAU DE BAVIÈRE, mère de Charles VII, traître à la France.
TALBOT, général anglais.
SUFFOLCK, id.
FASTOLF, id.
Le duc de Bourgogne.
PIERRE CAUCHON, évêque de Beauvais.
Chevaliers, gardes, huissiers, etc.





ACTE PREMIER

DOMREMY

Le théâtre représente un vallon.

Au fond, la Meuse, des prairies, des coteaux couverts de vignobles; des champs de blé; quelques villages perdus dans le lointain.

Plus près, un oratoire, avec une image de saint.

Au premier plan, à droite, la chaumière de Jeanne d'Arc; à gauche, l'arbre des fées, la source merveilleuse. Quelques sièges rustiques. On entend le bêlement des troupeaux dans le voisinage.

Au lever du rideau, Jeanne d'Arc, en bergère, est assise sous l'arbre des fées, une croix sur la poitrine, une quenouille à la main; elle file. Quelques agneaux paissent auprès d'elle. Jacques d'Arc, pensif, est assis à quelques pas; des instruments de labourage gisent à terre, près de lui.



SCÈNE I

Jacques d'Arc et Jeanne d'Arc.

JACQUES D'ARC

Oui, des jours désastreux sont venus pour la France
Et chaque heure à nos deuils ajoute une souffrance.
Jeanne, un sombre avenir s'ouvre devant nos yeux :
Ces paisibles vallons, ces champs de nos aïeux,
Tandis que l'incendie embrasera nos rues,
Subiront d'autres fers que le soc des charrues.
Envahis, saccagés, si Dieu n'y met la main,
Ces pampres et ces blés ne seront plus demain.
Demain, de l'ennemi les barbares cohortes
Seront à nos foyers : l'Anglais est à nos portes.
Déjà Paris a vu s'écrouler ses remparts,
Du vainqueur, sur ses murs, flotter les étendards,
Les chevaux du Cornwall s'abreuver à la Seine
Et le fils de nos rois fuir à travers la plaine.
Verrai-je donc, hélas ! la France de Clovis,
Ton sceptre, ô Charlemagne, et tes lis, ô Louis,
Devenir l'ornement d'une race étrangère,
Et le blanc pavillon tomber dans la poussière ?
Dois-je, au bord du tombeau, survivre à ton malheur ?
Ah! si j'avais encor mon ancienne valeur,
Si mon bras suffisait, France, pour te défendre,
J'irais m'ensevelir glorieux sous ta cendre.
Mais je ne puis t'offrir, en ce moment fatal,
Que mes cheveux blanchis

(Montrant sa fille :)

et ce front virginal.
Non, sur ce sol désert, nos corps, sans sépulture,
Demain, du noir vautour deviendront la pâture ;
Demain, l'envahisseur, de ses cris orgueilleux,
Sur ces débris fumants, ébranlera les cieux ;
Demain, ma pauvre enfant, nous n'aurons plus de France.

JEANNE, *avec calme.*

Pourquoi de votre cœur bannir toute espérance ?

JACQUES

Parce que tous nos chefs, Gaucourt, Willars, Dunois,
Devant le flot qui monte, hélas ! sont aux abois ;
Parce qu'à l'ennemi tout un peuple en débâcle
De ses divisions donne l'affreux spectacle ;
Parce que nous voyons, sans force, sans vertus,
L'élite des guerriers consternés, abattus,
Et parce qu'au milieu de nos cités en flammes,
Les vaillants et les preux pleurent comme des femmes.
Parce que les seigneurs d'Auxerre et de Ponthieu...

JEANNE

Vous oubliez quelqu'un, mon père.

JACQUES

Eh ! qui donc ?

JEANNE

Dieu !

Dieu, dont nul n'a scruté l'insondable sagesse ;
Dieu, qui confond la force, exalte la faiblesse ;
Dieu, qui peut tout encor, quand je ne puis plus rien,
Qui, de l'excès du mal, tire toujours le bien.

JACQUES

Hélas ! depuis cent ans la France le supplie,
Mais ce siècle est mauvais, et le ciel nous oublie.
Regarde autour de toi : la noblesse, aujourd'hui,
Qui du peuple opprimé devrait être l'appui,
Qu'on voyait autrefois groupée autour du trône,
A de honteux plaisirs follement s'abandonne.
La rage du pouvoir absout tous les forfaits ;
La passion, l'orgueil, seuls maîtres désormais,
Organisent partout le meurtre, le pillage,
Aux vierges font subir le plus sanglant outrage ;

Noyant dans le plaisir le cri de nos malheurs,
Les grands ferment l'oreille à toutes les pudeurs.
Les crimes de ces chefs sans cœur et sans entrailles,
Du peuple mutiné les justes représailles,
Les mystères secrets, la superstition
Lui tenant lieu de culte et de religion ;
Ces indignes prélats qui dépouillent leurs temples,
Ces trop fidèles clercs qui suivent leurs exemples,
Ces moines, pour le casque abandonnant le froc,
Au voile virginal, la poussière, ou l'accroc ;
Au sommet de l'Eglise, un désordre encor pire,
Et la robe du Christ que le schisme déchire :
Voilà, voilà les maux dont le Seigneur est las.
Il faut que ce pays soit bien coupable, hélas !
Pour qu'à tant de douleurs Dieu se montre insensible.

JEANNE, *confiante.*

Non, le ciel à nos vœux n'est point inaccessible :
De cette sombre nuit j'attends le lendemain ;
Quand l'orage aura fui, viendra le jour serein.
N'offensons pas le ciel par nos plaintes stériles ;
Le fer et l'incendie ont raison de nos villes,
Mais le sol généreux que sa main a couvert
Renaîtra de sa cendre, et plus jeune et plus vert,
Car de nouveaux printemps donnent des fleurs nouvelles,
Et des rudes hivers les neiges éternelles
Présagent, pour l'été, de plus riches moissons.

JACQUES, *à part.*

Devant cette candeur, tombent tous mes soupçons.
(Haut :)
Non, d'ébranler ta foi que le ciel me préserve,
Ma fille, et que sa grâce en ton cœur la conserve !
Mais si, dans son courroux, il voulait nous punir,
Nous n'avons qu'un devoir, ma fille : le bénir.
Voilà le grand conseil que te donne ton père.

JEANNE, *rêveuse.*

Geneviève, elle aussi, n'était qu'une bergère.

JACQUES

Que veux-tu dire, enfant ?

JEANNE, *se levant.*

Que le fléau de Dieu
Devant une humble enfant recule, si Dieu veut ;
(Prenant sa croix à la main :)
Qu'une croix, dans sa main peut remplacer un glaive,
Que ce qu'un roi ne peut, l'innocence l'achève.

JACQUES

Dieu t'entende, ma fille ! Ah ! quel heureux vallon
Produira cette enfant dont j'ignore le nom ?
Bienheureux, quel qu'il soit, ce trésor d'innocence
Qui porte dans ses mains le salut de la France !
Bienheureux son vieux père !... Oh ! qu'il hâte ses pas,
Car le ciel est bien sombre, et l'Anglais n'attend pas...
Mais pourquoi m'abuser d'une trop prompte joie ?
La France, en attendant, de chacun est la proie
Et je pressens l'orage et de nouveaux malheurs.

SCÈNE II

Les précédents, Raymond d'Arc.

RAYMOND

O mon père !

JACQUES

Raymond !

RAYMOND

Je viens de Vaucouleurs ;
La ville est consternée ; une panique affreuse,
Paralyse les bras ; la foule est anxieuse.

Tandis qu'autour de nous, nos soldats clairsemés
Voient leurs rangs par la mort sans cesse décimés,
Du Nord et du Midi nous arrivant en masse,
Dans un réseau de fer l'ennemi nous enlace.

JACQUES

Ah ! mes tristes soupçons n'étaient que trop fondés.

RAYMOND

Père, je vous l'ai dit, nous sommes débordés ;
Tout nous échappe, hélas ! tout échoue et tout croule.
Des fuyards effarés nous arrivent en foule,
Et le simple récit qu'ils font de tant d'horreur
Met la rougeur au front et la colère au cœur.
Deux combats acharnés, deux nouvelles déroutes,
A notre affreux malheur ne laissent plus de doutes.
La résistance est vaine et, dans ce désarroi,
Il ne manque au vainqueur que le titre de roi.
Oui, père, c'en est fait de notre antique gloire,
L'Anglais victorieux règne jusqu'à la Loire.

JACQUES

C'est donc la fin, Raymond ?

RAYMOND

Il nous reste Orléans
Dont l'héroïsme, hélas ! ne peut durer longtemps.
Bedfort a fait construire autour de ses murailles
Des tours qui rendront vain tout l'effort des batailles.
Du fond des bastions, Suffolck, depuis cinq mois,
Empêche les renforts, arrête les convois,
Père, devant la faim, les exploits sont stériles ;
La ville se consume en efforts inutiles
Et ce dernier espoir tombera tôt ou tard.

JACQUES

Mais que fait donc Dunois, l'héroïque bâtard ?

RAYMOND

Dunois s'est jusqu'ici dépensé sans mesure :
Mais il reçut hier une grave blessure.

JACQUES

Et Charles d'Orléans ?

RAYMOND

Prisonnier des Anglais.

JACQUES

Et Douglas ?

RAYMOND

Il est mort.

JACQUES

Et Bouckam l'Ecossais ?

RAYMOND

Mort aussi.

JACQUES

Ventadour, et d'Aumale, et Tonnerre ?

RAYMOND

Morts.

JACQUES

Et le roi d'Ecosse ?

RAYMOND

Allié peu sincère.

JACQUES

Richemont ?

RAYMOND

Le Dauphin a besoin de son nom,
Et le vaillant guerrier vit sans gloire à Chinon.

JACQUES

La Trémouille est encore un soldat redoutable.

RAYMOND

Il est tout à sa haine envers le connétable.

JACQUES

Ne peut-on point compter sur le noble breton ?

RAYMOND

La discorde à sa cour agite son brandon.

JACQUES

Et la Bourgogne ?

RAYMOND

Elle est de plus en plus rebelle,
Et, dans sa trahison, elle entraîne avec elle
Liège, le Luxembourg, le Hainaut, le Brabant,
Guise, le Mans, Anvers, Utrecht, Namur et Gand.
Et même, près de nous, voyez-vous ces villages ?
Tous au duc de Bourgogne ils ont donné des gages.

JACQUES

Qu'allons-nous devenir ?

RAYMOND

Mais le pire fléau,
Je le dis en tremblant, c'est la reine Isabeau,
Ce funeste présent que nous fit la Bavière.
Ce démon, de nos rois et l'épouse et la mère,
Perdant toute pudeur, contre son propre fils
A pris ouvertement le parti d'Henri six,
Joignant à nos malheurs cette honte suprême,
En perdant son pays, se perdant elle-même.

JACQUES

Dieu confonde à jamais cette autre Jézabel ?

RAYMOND

Nous n'avons aujourd'hui qu'un recours.

JACQUES

Et lequel ?

RAYMOND

Eviter à tout prix le joug de l'Angleterre.
Pour conjurer ce mal, le plus dur de la guerre,
Et demeurer du moins français, si nous pouvons...

JACQUES

Que faire ?

RAYMOND

Nous donner plutôt aux Bourguignons.

(Pendant tout ce dialogue, auquel elle a paru assez indifférente, Jeanne d'Arc s'est occupée à cueillir des fleurs dont elle fait des bouquets et tresse des couronnes. Elle se relève à ce dernier mot et répond avec feu :)

JEANNE

Non, non, quelle que soit la commune misère,
Un traître, des Français ne peut être le père.
En trahissant la France, en combattant ses rois,
Le duc à nous régir a perdu tous ses droits.

RAYMOND

C'est donc un moindre mal de dévorer sa honte
Et de courber le front sous le pied qui nous dompte ?

JEANNE

Non, ni le léopard de l'indigne Albion,
Ni de son allié l'infidèle lion
Au royaume des lis n'imposeront des chaînes.
Le sang pur de la France a fécondé ses plaines,
Et le sang des héros, comme un sang de martyr,
Saura faire germer, dans un prompt avenir,
Les preux qui sauveront la France qui chancelle
(Montrant la couronne de lis qu'elle vient d'achever :)
Et lui rendront des lis la couronne immortelle.

RAYMOND, *à part.*

Que ma sœur est touchante, en sa simplicité !

JACQUES

Entre ton espérance et la réalité,
Jeanne, l'abîme est grand.

JEANNE

Moins grand que la puissance
Du Dieu de Tolbiac qui protège la France.

JACQUES

Quand le crime est trop grand, la justice a son jour.

JEANNE

Une larme suffit pour toucher son amour.

JACQUES

Sa lourde main punit quelquefois.

JEANNE

Elle éprouve;
Mais qui le prie obtient, qui le cherche le trouve.

JACQUES

Le sang coule pourtant.

JEANNE

Ah ! pourvu qu'il soit pur,
Le sang donne à nos vœux leur pouvoir le plus sûr.
C'est le sang des martyrs qui féconda l'Eglise.
L'aiguillon de la mort et de l'enfer se brise
Contre le sang divin qui coule au Golgotha.
France, le sang d'un Dieu, jadis, te racheta,
C'est le sang de tes fils qui comblera l'abîme.

JACQUES

Qui permet cet espoir ?

JEANNE

Sa mission sublime.
L'Eglise en a besoin, le monde entend sa voix;

Le glaive de la France aura toujours son poids
Dans la balance; elle est du Christ la fille aînée;
De l'Europe sa main règle la destinée,
Et c'est pourquoi la France, un jour, triomphera.

JACQUES

Il faudrait un miracle.

JEANNE

Eh bien, Dieu le fera.

SCÈNE III

Les précédents, Lucie, Agathe, Paule, Cécile et tout le chœur des jeunes filles.

(Le chœur arrive, en chantant, autour de l'arbre des fées; les jeunes filles ont à la main des guirlandes, des couronnes et des bouquets de fleurs, qu'elles suspendent à ses branches. Jacques et Raymond, pensifs, se retirent vers le fond du théâtre. Dès les premières notes du chant, Jeanne d'Arc prend ses fleurs dont elle va orner l'image qui est dans l'oratoire.)

LE CHŒUR

Suspendons à l'arbre des fées,
En ce premier jour du printemps,
Nos guirlandes et nos trophées
Des plus belles fleurs de nos champs.
Sous le vieux hêtre au rameau sombre,
La vierge connaît son destin,
Et le malade à son déclin
Retrouve la vie à son ombre.

(Une jeune fille du chœur remplit une coupe à la source, y trempe sa lèvre et la fait passer à ses compagnes qui l'imitent. Tandis que la coupe circule de main en main, elle chante :)

UNE VOIX

Faisons passer de main en main
De ces ondes la coupe pleine;
L'eau de la magique fontaine
Ecartera de mon chemin
La foudre, la fièvre, la gêne
Et les embûches du malin.

LE CHŒUR

Suspendons à l'arbre des fées,
En ce premier jour du printemps,
Nos guirlandes et nos trophées
Des plus belles fleurs de nos champs.

LUCIE

Mais d'où vient qu'avec nous Jeanne n'est point venue?
Elle était là tantôt. Quelle cause inconnue
Lui fait, depuis longtemps, abandonner nos jeux?
Son front s'est rembruni, des pleurs mouillent ses yeux.
Pourquoi cette tristesse où je la vois plongée?
Sans le vouloir, mes sœurs, l'aurions-nous affligée?

AGATHE

Le soin de son troupeau sans doute la retient.

PAULE

Sa quenouille peut-être.

CÉCILE, *avec intention.*

Un nouvel entretien
Avec le ciel.

LUCIE

Que veux-tu dire, je te prie?

CÉCILE

Que de beaux jours encor luiront pour la patrie,
Que de notre vainqueur sont comptés les moments,

Qu'avant que le soleil ait doré ces froments,
D'autres blés seront mûrs et que la jeune fille
Pour la grande moisson prépare sa faucille.

LUCIE

Quoi ? Jeanne...

CÉCILE

Est le rocher par Dieu même affermi
Où viendra se briser l'effort de l'ennemi.

LUCIE

Pour une telle proie, où le plus fort succombe,
C'est un aigle qu'il faut, et non une colombe.

CÉCILE

Dieu ne mesure point à la taille, mes sœurs,
Le fragile instrument de ses justes rigueurs.

LUCIE

Ainsi, pour terminer cette rude campagne,
Le Seigneur choisirait...

CÉCILE

Notre jeune compagne.

AGATHE

Pourquoi fuir ?

CÉCILE

C'est aux saints, ses pieux protecteurs,
Qu'elle offre désormais le tribut de ses fleurs.

PAULE

Je la vois justement auprès de l'oratoire.

AGATHE

Pour notre humble hameau, mes sœurs, oh ! quelle gloire !

PAULE

Elle pleure.

CÉCILE

Sortons, respectons sa douleur.

LUCIE

Jamais un tel rayon n'éclaira le malheur.

REPRISE DU CHŒUR

Sous le vieux hêtre au rameau sombre,
La vierge connaît son destin,
Et le malade à son déclin
Retrouve la vie à son ombre.

(Le chœur sort en chantant et les voix se perdent dans le lointain.)

SCÈNE IV

Les précédents, moins le chœur de jeunes filles.

(Jeanne d'Arc revient pensive sur le théâtre pendant que les jeunes filles s'éloignent.)

JEANNE, *à part.*

Tandis que vous chantiez, quelle est cette terreur
Que vos jeux innocents ont fait naître en mon cœur?
Sœurs, avec votre paix quel douloureux contraste!
D'où me vient aujourd'hui ce sentiment néfaste
Qu'en sauvant mon pays, par un funeste sort,
Je me prépare, hélas! une cruelle mort?

JACQUES, *qui est revenu, avec Raymond, pendant le discours de Jeanne, à part.*

O délice! ô candeur! ô charme de l'enfance!
Comme ces jeux naïfs, ces chants de l'innocence
Font tressaillir mon cœur d'un chaste et doux émoi!
D'où me vient cet espoir qui s'empare de moi?

(Haut, à Jeanne :)

Jeanne, je te comprends, trêve à notre tristesse !
Le moment est venu de remplir ta promesse,
De prévoir l'avenir et de donner enfin
A l'époux qui t'attend et ton cœur, et ta main.

JEANNE

Non, je n'ai rien promis, et quand la France pleure,
Des ris et des festins, père, ce n'est point l'heure.

JACQUES

Quand nos toits et nos champs ne seront plus à nous,
Tu trouveras asile au cœur de ton époux.

JEANNE

Les malheureux époux, en ces périls suprêmes,
Auront assez à faire à se défendre eux-mêmes.

JACQUES

Voilà donc cet espoir qui t'enivrait tantôt
Qui vient, en un instant, de couler comme un flot.
Ma fille, quelle foi veux-tu que l'on te prête ?
Renonce aux visions qui tourmentent ta tête.

JEANNE

Plutôt mourir, mon père.

JACQUES

O Jeanne, écoute-moi :
Laisse aux hommes des soins qui ne sont pas pour toi.

JEANNE

Que ma vie et mon sang puissent sauver la France !
C'est, parmi nos revers, ma plus douce espérance.

JACQUES, *à Raymond.*

Raymond, ne troublons point cette exaltation ;
J'espère que le temps et la réflexion

Rendront un peu de calme à sa tête en délire.
Je laisse, quant à moi, le soin de nous conduire
Au Maître universel, dont la puissante main
Aux astres, dans le ciel, a tracé leur chemin.
Et quel que soit le chef que son choix nous destine,
Confiant en lui seul, d'avance je m'incline
Devant celui dont Dieu purifiera les reins
Et qui sera sacré par l'onction, à Reims.

(Jacques et Raymond sortent.)

SCÈNE V

Jeanne, seule.

JEANNE

O déplorable sort! Je déplais à mon père,
Et les gens du pays me nomment la sorcière.
On ne croit point, Seigneur, à ton appel, aux voix
Que tu me fais entendre, aux clartés que je vois;
Et c'est là, pour mon cœur, la pire des souffrances.
Soutiens-moi dans ma peine et dans mes espérances,
Pour que jamais, Seigneur, infidèle à ta loi,
Mon esprit ou mon cœur ne s'éloigne de toi.
— Heureux, heureux agneaux, vous ignorez nos luttes,
Nos troubles, nos remords, nos sanglantes disputes.
Si vous laissez parfois aux buissons du chemin
Quelque flocon de laine, ou si, dans le ravin,
L'eau pure du torrent par l'orage est troublée,
La paix de vos vallons n'en est point altérée.
Cette heureuse ignorance, où, joyeux, vous vivez,
Vous préserve des soins à l'homme réservés.
Ignorants du danger, vous ignorez la crainte,
Nos maux, sur vos sentiers ne laissent point d'empreinte.
Avant que de l'Anglais les bataillons serrés
Sous leurs talons de fer n'aient fauché tous ces prés,

Paissez, paissez en paix l'herbe de la prairie,
Endormez-vous sans crainte en votre bergerie.
— Mais qu'entends-je? O bonheur! Je reconnais mes voix!
Marguerite, c'est vous, c'est vous que j'aperçois.
Quelle extase en mon cœur! quel délire! quel calme!
Du triomphe en vos mains déjà je vois la palme
Qu'en son ardent amour me réserve le ciel.
Catherine, parlez; parlez, ange Michel :
Est-ce enfin le moment de saisir ma bannière?
L'heure a-t-elle sonné d'entrer dans la carrière?

SCÈNE VI

Jeanne d'Arc. Saint Michel, sainte Marguerite et sainte Catherine invisibles. Chœur lointain de voix célestes.

(Toute cette scène est chantée.)

Voix célestes.

Suspens, Seigneur, tes décrets rigoureux,
Prends en pitié ton peuple malheureux,
Et que ta main clémente,
De tes enfants oubliant les forfaits,
Retienne désormais
L'éclair captif et la foudre impuissante.
Ainsi que l'arc divin, précurseur d'un beau jour,
Jette encor sur la France un long regard d'amour.

JEANNE

Des sphères éternelles,
Le Seigneur me répond : quels suaves accents!

SAINTE MARGUERITE

Ton Dieu les trouve belles
Les larmes qu'à ses pieds, ô Jeanne, tu répands.

JEANNE

Une armée étrangère
Ravage tes cités et ton peuple impuissant.

SAINTE CATHERINE

Aux mains de la bergère,
Que l'étendard est beau, le glaive menaçant !

JEANNE

Verrai-je encor des jours de gloire ?

SAINT MICHEL

Je suis l'ange de la victoire.

TOUS ENSEMBLE

Suspens, Seigneur, tes décrets rigoureux,
Prends en pitié ton peuple malheureux.

SAINT MICHEL

Jeanne, prends l'oriflamme,
Et, sans craindre l'enfer, marche au nom de Jésus.

JEANNE

Quelle céleste flamme
Vient embraser mon cœur de transports inconnus ?

SAINTE CATHERINE

Cette flamme, ô Martyre,
Consumera tes sens et ne s'éteindra plus.

JEANNE

Que le Dieu qui t'inspire
M'accepte pour victime et sauve ses élus.

SAINTE MARGUERITE

O victoire suprême !

JEANNE

Triomphe, Dieu que j'aime.

SAINT MICHEL

Vers des bords ignorés l'ennemi s'est enfui.

JEANNE

Dieu seul est ton salut, ô France, gloire à lui !

TOUS

Sa main clémente,
De ses enfants oubliant les forfaits,
Tient désormais
L'éclair captif et la foudre impuissante.
Le ciel a triomphé : le Seigneur, en ce jour,
Jette encor sur la France un long regard d'amour.

SCÈNE VII

Jeanne, seule.

JEANNE

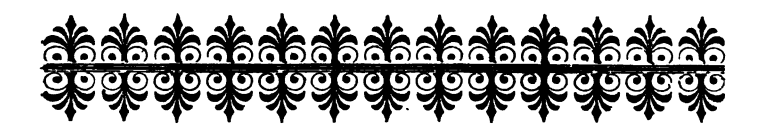
C'en est fait, je vous quitte : adieu, vertes montagnes,
Adieu, vallons aimés ; adieu, douces compagnes !
Dieu m'appelle, je pars ; c'est au nom de Jésus ;
Adieu, vous qui m'aimez, je ne vous verrai plus.....
— Oui, celui qui d'Abel reçut les sacrifices,
Qui bénit de Jacob les brebis, les génisses ;
Celui qui sur l'Horeb, dans le buisson ardent,
Appela par son nom le pâtre de Madian ;
Qui distingua David au milieu de ses frères,
Dont le pasteur Amos nous redit les colères,

Qui veut, près de sa crèche, une cour de bergers,
Le bon Pasteur enfin que touchent nos dangers,
Qui ramène au bercail la brebis infidèle
Et sur un bois sanglant verse son sang pour elle;
Qui fait de son Eglise un troupeau, dont les rois
Pour sceptre ont à la main la houlette et la croix,
Pour sauver son pays de l'armée étrangère,
Jette encor son regard sur une humble bergère.....
— Oui, paisibles brebis, et vous, tendres agneaux,
Je vous quitte aujourd'hui, mais pour d'autres troupeaux.
Celui qui me conduit à travers la mitraille
Et préserve ma vie au feu de la bataille
Saura bien vous garder de la fureur des loups.
A travers la bruyère, agneaux, dispersez-vous.....
— Pour moi, qu'un nouveau cœur, qu'une nouvelle
En ce moment sacré, s'emparent de mon âme. [flamme,

(Coupant ses cheveux :)

Tombez sous les ciseaux, ornements superflus :
Ces cheveux abondants ne me conviennent plus;
De la vierge, pour moi, l'élégante parure
Fera place bientôt à la pesante armure;
Le casque, sur mon front, au moment du danger,
Remplacera le voile et la fleur d'oranger;
Et cette jeune main, que rien encor ne souille,
Pour le glaive sanglant quittera la quenouille.....
— O toi, qui m'appelas, du fond de mon vallon,
En avant pour ta gloire et l'honneur de ton nom!
Que l'Anglais orgueilleux, après tant d'insolence,
Vaincu par une femme, adore ta puissance.
Ne tardons plus, partons, à la garde de Dieu;
Adieu, famille en pleurs; père que j'aime, adieu!





ACTE DEUXIÈME

CHINON

Le théâtre représente la salle du trône de la résidence de Charles VII, à Chinon.

En face, le trône; à droite, une porte, donnant sur l'appartement privé du roi; à gauche, porte donnant sur les appartements extérieurs. Dans le pan coupé de gauche, une fenêtre donnant sur la rue.

Lambris et meubles antiques; luxe relatif.

Au lever du rideau, le connétable Arthur de Richemont et Tanneguy Du Châtel, conseiller intime du roi, sont en discussion et paraissent très animés.

SCÈNE I

Arthur de Richemont, Tanneguy du Châtel, puis un huissier.

RICHEMONT

Non, ne me retiens plus : ma colère est extrême
Et j'abandonne un roi qui s'abdique lui-même.
Je pars sans plus tarder, et, me rongeant le poing,
Je vais cacher ma honte et ma rage plus loin.....

— Ecoute : à son appel, je quitte la Bretagne,
Pensant qu'enfin le roi, se mettant en campagne,
A la tête des siens, ranime ses soldats
Et refoule l'Anglais dans de brillants combats.
Je me trompe : au milieu de femmes élégantes,
De jongleurs, d'histrions et de fêtes galantes,
Je trouve un insensé qui, sans voir l'avenir,
Danse sur le volcan qui le doit engloutir.
Et c'est moi, Richemont, c'est moi, le connétable,
Quand la France périt sous le joug qui l'accable,
Qu'il a fait le gardien de ses plaisirs. — Non, non,
Dût son ressentiment retomber sur mon front,
Devant l'aveuglement dont la cour est frappée,
J'abandonne sa cause et brise mon épée.

DU CHATEL

Dans le commun péril, il n'est point d'autre loi,
Richemont, que le bien de la France.

L'HUISSIER, *à la porte.*

Le Roi !

SCÈNE II

Les précédents, Charles VII.

CHARLES VII, *à Du Châtel.*

Réunis mon conseil pour une affaire urgente,
Du Châtel : hâte-toi.

DU CHATEL

Votre ordre m'épouvante ;
Vous paraissez ému, Seigneur. Peut-on savoir
De ce brusque dessein.....

CHARLES VII, *sortant.*

Tu le sauras ce soir.

(Revenant :)

Mais pourquoi le cacher? La Trémouille nous quitte.

DU CHATEL

La Trémouille! quel coup!

CHARLES VII

Oh! je m'en félicite.

DU CHATEL

Un si puissant guerrier!

CHARLES VII

Un fort méchant voisin.

DU CHATEL

Plein de zèle.

CHARLES VII

Importun.

DU CHATEL

Jovial.

CHARLES VII

Libertin

Et, Richemont le sait, de mœurs plus que barbares.

RICHEMONT

Oh! de nos jours, Seigneur, les hommes sont trop rares
Pour les laisser partir d'un cœur aussi léger.

CHARLES VII

Contre moi, Richemont, cesse de t'insurger :
Souviens-toi que cet homme est mon mauvais génie ;
De la France qui meurt il souille l'agonie.

RICHEMONT

La Trémouille, il est vrai, n'était point sans défaut;
Mais il était toujours le premier à l'assaut.

CHARLES VII

As-tu donc oublié si promptement la haine
Qu'il t'a vouée, Arthur? D'ailleurs Dieu nous amène,
Pour un fâcheux ministre, un sincère allié,
Et ton puissant rival sera vite oublié.

RICHEMONT

Qui s'intéresse encor, Sire, à votre défense?

CHARLES VII

Notre cousin d'Anjou, René, roi de Provence.

RICHEMONT

René!

CHARLES VII

Par un message, il me donne l'avis
Qu'il vient de succéder au roi défunt, Louis.
La couronne est toujours une belle auréole,
On dit que de son peuple il est déjà l'idole.

DU CHATEL

C'est d'un très bon augure au milieu de nos maux.

CHARLES VII

Il est pauvre : on prétend qu'il garde les troupeaux
Et veut faire revivre, au pays de ses pères,
L'ère des rois-pasteurs et des nobles bergères.
Mais, si petit que soit ce roi de quelques jours,
Je ne dédaigne point son utile concours.
Eblouissons René; scellons cette alliance,
Du Châtel, par des dons dignes de notre France.

DU CHATEL

Avec tout le respect que je dois à mon Roi
Et d'un vieux serviteur l'inébranlable foi,
Je répondrai, Seigneur, que vos coffres sont vides,

Que votre parlement refuse les subsides,
Que vos biens sont vendus, que vos troupes ont faim,
Qu'on ne leur paye plus leur solde, qu'à la fin,
C'est à vous de subir les horreurs de la guerre,
Car vous manquez déjà, Sire, du nécessaire.
De mépriser autrui vous n'avez plus le droit :
Celui que vous osez nommer un petit roi
Pourrait vous le montrer : sa terre en vaut une autre
Et son peuple est du moins plus heureux que le vôtre.
Avec son ciel d'azur et son sol toujours vert,
Son éternel printemps, son soleil et sa mer
Qui, comme une dentelle, a dessiné ses rives,
Avec ses champs de blé, de vignes et d'olives
Qui font de la Provence un immense jardin,
Le peuple de René fait rêver de l'Eden.
De ses grandes cités les arts et la noblesse
Rappellent les beaux jours de Rome et de la Grèce.
Pays des rêves d'or, où règne la beauté!
Devant les dames d'Aix tout litige est porté,
Leurs prix sont en honneur, chacun peut y prétendre
Et la beauté les donne à qui sait la défendre.
Aussi, quand vous voilà réduit à mendier,
Ce peuple libre, en paix, cultive l'amandier.
Devant l'Anglais vainqueur quand votre peuple, Sire,
Par ses dissensions lui-même se déchire,
Lui ne sait de combats que les luttes d'amour
Ni d'autres chants guerriers que ceux du troubadour.
Quand l'Anglais est chez vous, poursuivant ses conquêtes.
L'Europe entière accourt à ses paisibles fêtes,
Et quand de vos plaisirs nous voyons l'appareil,
René pense à son peuple et se chauffe au soleil.
Aussi vienne l'Anglais, et cent mille poitrines
Feront autour de lui de vivantes courtines,
Et chacun gardera, quel que soit l'avenir,
De son bon roi René l'immortel souvenir.....
— Des présents? c'était bon aux jours de l'opulence;
Mais ce beau temps n'est plus. Le comte de Provence
Est plus riche que vous, et s'il s'agit de dons,
Ce prince, à bien des rois peut donner des leçons.

CHARLES VII

Ainsi donc, Du Châtel, mon antique abondance...

DU CHATEL

A fait place, Seigneur, à l'austère indigence.

CHARLES VII

Et René!..... C'est affreux, Du Châtel.

DU CHATEL

J'en convien.

CHARLES VII

Et de tous mes trésors que me reste-t-il?

DU CHATEL

Rien.

L'HUISSIER, *à la porte.*

Sire, des députés d'Orléans.

CHARLES VII, *à Du Châtel.*

O misère!
Pauvre comme tu dis, pour eux que puis-je faire?

SCÈNE III

Les précédents, trois députés d'Orléans.

CHARLES VII, *sur son trône.*

Soyez les bienvenus, députés d'Orléans;
Parlez, racontez-nous vos combats de géants.
Le Bâtard a-t-il fait quelque sortie heureuse
Et verrons-nous bientôt la France glorieuse?

1er DÉPUTÉ

Sire, la résistance est vaine désormais
Et le sort d'Orléans est pire que jamais.
Le dévouement s'épuise : étroitement cernée,
Sans vivres, sans secours, la ville infortunée
Contre un nouveau fléau se débat, mais en vain :
Notre grande infortune aujourd'hui, c'est la faim,
L'horrible faim qui ronge, et qui dompte, et qui tue,
Devant qui toute force est enfin abattue.
Ces squelettes vivants, ces vivants déjà morts,
Sire, sont impuissants aux suprêmes efforts,
Et c'est pitié de voir ces héros fiers et sombres
Dans la ville déserte errer comme des ombres.
A leur puissant vainqueur ils ont tendu la main
Et Bedfort envers eux se montre encore humain.
De ces hommes de fer l'héroïsme sublime
A fait impression sur ce cœur magnanime,
Et ce brave à nos chefs accorde quinze jours
Pour venir implorer votre puissant secours.
Si, ce terme écoulé, nul ne vient la défendre,
Leur parole est donnée, Orléans doit se rendre.

CHARLES VII

La France est épuisée et ce terme est bien court ;
Il semble qu'à nous perdre aujourd'hui tout concourt.

2e DÉPUTÉ

C'est le dernier fleuron d'une riche couronne ;
Il s'agit de vos jours, de votre propre trône.
Oh ! ne négligeons rien pour conjurer le mal ;
Le moindre oubli, Seigneur, pourrait être fatal.

CHARLES VII

O déplorable sort de la France asservie !
Le dernier des Français à son roi fait envie.
Tout m'échappe : le sol, mon peuple, le pouvoir.

3e DÉPUTÉ

Le pire de nos maux, c'est votre désespoir.

CHARLES VII

Vous ne saurez jamais que de larmes amères
Contiennent de nos jours les royales paupières.
Pour sauver Orléans, défendre mes états,
J'ai du sang, prenez-le; mais de l'or, des soldats.....

1er DÉPUTÉ

Votre exemple, à lui seul, nous suffit et nous aide.

CHARLES VII

Non, non, à nos malheurs il n'est plus de remède.

1er DÉPUTÉ

Que dites-vous, Seigneur? La France, croyez-moi,
N'attend, pour se lever, qu'un appel de son roi.

CHARLES VII

Auprès du Bourguignon, Lahire est en instances
Pour offrir des traités, former des alliances;
Mais son retard m'étonne, et nous ne savons rien.

DU CHATEL, *l'apercevant par la fenêtre.*

Le voici!

SCÈNE IV

Les précédents, Lahire.

CHARLES VII

Hâte-toi, Lahire; que devient
Ma dernière espérance?
(Lahire hésite.)
Oh! parle.

LAHIRE

Elle est trompée.

CHARLES VII

Sur qui puis-je compter?

LAHIRE

Sur votre seule épée.

CHARLES VII

Qu'a dit le Bourguignon?

LAHIRE

Le duc, avec hauteur,
Réclame à du Châtel le sang de Jean-sans-Peur.

CHARLES VII

Et de notre traité que dois-je encore attendre?
Qu'a fait le duc?

LAHIRE

Il a refusé de m'entendre.

CHARLES VII

Hélas!

LAHIRE

Et, n'écoutant que son ressentiment,
Il m'a tourné le dos.

CHARLES VII

Juste ciel! Et comment
As-tu pu supporter une insulte semblable?

LAHIRE

Je lui jette mon gant; mais le duc intraitable:
« Nous nous retrouverons aux portes d'Orléans,
M'a-t-il dit : J'y serai; c'est là que je t'attends »,

CHARLES VII

L'insolent!

LAHIRE

« le jour même où finit l'armistice. »

CHARLES VII

Que fait mon parlement?

LAHIRE

Contre toute justice,
Vous êtes, de par lui, déchu de tous vos droits;
Votre nom est rayé de la liste des rois.

CHARLES VII

De la part de ces grands, Lahire, rien n'étonne;
Mais mon peuple m'estime et défendra mon trône.

LAHIRE

Abandonnez encor cette espérance.

CHARLES VII

Eh! quoi?
Puis-je un instant douter de son amour pour moi?

LAHIRE

Sire, ne comptez point sur l'amour de la foule;
Ce qui vient sur le flot avec le flot s'écoule.
Le peuple est inconstant; son amour n'est qu'un mot,
Le premier coup de vent l'éteint comme un falot.

CHARLES VII

Tu fais erreur, Lahire.

LAHIRE

En voulez-vous des preuves?
Sire, vous n'êtes point au bout de vos épreuves.
Je ne sais quelle fièvre a bien pu le saisir,
Mais de l'excès du mal à l'excès du plaisir
Paris n'a fait qu'un bond, comme un homme en délire
Que son affreux malheur fait éclater de rire.
Sur ces toits délabrés ces guirlandes de fleurs,
Cette joie et ce deuil, cette ivresse et ces pleurs,

Ces drapeaux sur ces murs noircis par l'incendie,
De ces brusques retours la triste comédie,
Ces ruines du siège et ces arcs triomphaux,
Ce flux et ce reflux d'un peuple lâche et faux
Qui vous loue aujourd'hui, qui demain vous renie,
Ce vertige produit par la longue agonie,
Ces fronts courbés si vite aux genoux du vainqueur,
Ces acclamations qui vous serrent le cœur...

CHARLES VII

Que veux-tu dire enfin?

LAHIRE

C'est votre bonne ville
Donnant de son amour la preuve indélébile.

CHARLES VII

Comment?

LAHIRE

En acclamant son roi.

CHARLES VII

Qui?

LAHIRE

Henri six.

CHARLES VII

Ma mère, en ce milieu protégera son fils;
Rassure-toi, Lahire.

LAHIRE

Excusez ma hardiesse :
Au milieu de la ville et de ce peuple en liesse,
On pouvait en effet voir la reine Isabeau
Au peuple frémissant présenter un berceau,
Et, d'une voix d'enfer, cette indigne marâtre,
Ainsi qu'une furie, à ce peuple idolâtre
Criait, montrant l'enfant de sa main caressé :
C'est votre roi! Malheur au Fils de l'Insensé!

(A cette dernière révélation, Charles VII s'affaisse sur son trône; Du Châtel se précipite près de lui pour l'assister; Lahire se retire; grand mouvement sur la scène.)

SCÈNE V

Les précédents, *moins Lahire.*

DU CHATEL

Sire, que votre cœur soit égal à l'épreuve.

CHARLES VII

Quel est le cœur si dur qu'un tel récit n'émeuve?

DU CHATEL

La grandeur dans l'épreuve est plus belle, Seigneur,
Que celle d'un héros de cent peuples vainqueur.

CHARLES VII

Je n'ai de grand, hélas! que ma longue infortune.

DU CHATEL

Sire!

CHARLES VII

N'insiste point!

DU CHATEL

Ma voix vous importune;
C'est le conseil pourtant du dernier serviteur
Qui vous reste fidèle à l'heure du malheur.

CHARLES VII

Si tu m'aimes encor, sors d'ici.

(Du Châtel sort très ému.)

SCÈNE VI

Les précédents, *moins Du Châtel.*

LE 1er DÉPUTÉ D'ORLÉANS

De la France,
Ne brisez pas, d'un mot, la dernière espérance.

CHARLES VII

Au milieu du malheur qui nous accable tous,
Vous en êtes témoins, je ne puis rien pour vous.

2e DÉPUTÉ

Donnez-nous Richemont.

CHARLES VII

Je ne puis : sa présence
Est nécessaire ici pour ma propre défense.

RICHEMONT

Désormais sur mon bras, Sire, ne comptez point ;
J'ai dit à Du Châtel mon avis sur ce point.

CHARLES VII

Eh ! quoi ? tu pars aussi dans l'état où nous sommes ?

RICHEMONT

On sait quel est le cas que vous faites des hommes.

CHARLES VII, *pleurant.*

Ah ! sur ma race, hélas ! pèse un funeste sort,
Et le mien, en ce jour, est pire que la mort.
Les Valois ont régné sous le pire des astres ;
Leur histoire est surtout grande par ses désastres.
C'est Crécy, c'est Poitiers, c'est Verneuil, Azincourt ;

C'est le schisme des grands, la révolte à ma cour,
C'est la guerre civile et la guerre étrangère,
C'est l'esprit égaré de mon malheureux père,
C'est, pour que rien ne manque à cet affreux tableau,
Ce fléau de son fils, la cruelle Isabeau.

RICHEMONT

Sire, ne jetez point au ciel votre anathème,
Et de votre malheur n'accusez que vous-même.
Soyez le digne fils d'ancêtres glorieux :
Nul ne fut, au péril, plus grand que vos aïeux,
Et s'ils furent vaincus, c'est en rois qu'ils tombèrent.
Sur le champ de Crécy quand tous ses preux restèrent,
Seul, obligé de fuir, mais encore vaillant,
Philippe, votre aïeul, de la France, en fuyant,
Sous son manteau royal emportait la fortune.
Seul, sa hache à la main, luttant jusqu'à la brune,
Terrible à l'ennemi, jusque dans ses revers,
Le vaincu de Poitiers fit respecter ses fers.
Sous Charle enfin, la France eût été relevée
Si la France, en ces jours, pouvait être sauvée.
Ce n'est pas en pleurant qu'on venge ses affronts;
Partez, derrière vous faites couper les ponts;
Que le peuple vous voie, au péril de la guerre,
Endurer le soleil et coucher sur la pierre;
Suivez ces grands Valois; recueillez après eux
La victoire, ou du moins un trépas glorieux.

CHARLES VII

Non, le mal est trop grand et la Patrie expire.

RICHEMONT

Souffrez donc qu'à mon tour, Prince, je me retire.
(Il sort.)

SCÈNE VII

Les précédents, *moins Richemont.*

LE 1er DÉPUTÉ D'ORLÉANS

Une dernière fois, Sire, écoutez nos vœux.

CHARLES VII

C'est au ciel désormais qu'il faut lever les yeux.

LE DÉPUTÉ

Est-ce donc là, Seigneur, votre unique réponse?

CHARLES VII

A tout secours humain il faut que l'on renonce.

(Les trois députés se retirent et Charles VII reste seul sur son trône.)

SCÈNE VIII

Charles VII seul.

CHARLES VII, *descendant du trône.*

Me voilà seul devant l'avenir le plus noir,
(Tombant à genoux :)
Seul, avec toi, Seigneur, des malheureux l'espoir...
Suis-je bien l'héritier de ces droits inflexibles?
Suis-je bien fils de roi ?... Ces doutes sont possibles;
Tu me comprends, Seigneur... Ah! s'il en est ainsi,
Si pour régner, mon Dieu, tu ne m'as pas choisi,

J'adore tes desseins : volontiers j'abandonne
A qui peut la porter cette lourde couronne.
De la France pourtant si je suis le vrai roi,
Toi qu'invoqua Clovis, c'est l'heure, montre-toi.

(Il se relève; au même moment on entend du bruit.)

Ciel, est-ce ta réponse? est-ce la délivrance?
Qu'est-ce? que me veut-on?

SCÈNE IX

Charles VII, l'Archevêque de Reims, Du Châtel, Richemont, Lahire, la Trémouille, les députés, toute la cour.

L'ARCHEVÊQUE DE REIMS

Le chancelier de France
Ramène Richemont, Lahire, Du Châtel,
Qui sait? peut-être un ange envoyé par le ciel.

CHARLES VII

Un ange! expliquez-vous.

L'ARCHEVÊQUE

C'est une humble bergère
Qui gardait les troupeaux, là-bas, dans la bruyère.

LA TRÉMOUILLE, *sceptique.*

Si la France, en ses maux, n'a pas d'autre soutien.....

L'ARCHEVÊQUE

Quand Dieu veut nous sauver, qu'importe le moyen?
Est-ce à nous, la Trémouille, à lui demander compte?

LE DÉPUTÉ

Oh ! que le ciel le veuille et la victoire est prompte.

LA TRÉMOUILLE

C'est pure vision.

L'ARCHEVÊQUE

Non, ce n'est point l'avis
Des prélats, des docteurs et des clercs réunis.

LA TRÉMOUILLE

Je veux de leur erreur leur donner une preuve :
Il faut voir cette enfant et la mettre à l'épreuve.
Je saurai bien, d'un mot, démasquer l'imposteur
Et nous verrons bientôt si Dieu parle.

(A Charles VII :)

Seigneur,
Permettez qu'un instant j'occupe votre trône,
Portant, ainsi que vous, le sceptre et la couronne.
Le reste me regarde : on peut compter sur moi.

(Il se pare des ornements royaux que lui cède le roi, et s'assied sur le trône. Aux serviteurs :)

Qu'on l'introduise !

SCÈNE X

Les précédents, Jeanne d'Arc, suite de Jeanne d'Arc.

JEANNE D'ARC, *allant directement à Charles VII.*

Sire !

CHARLES VII, *montrant la Trémouille sur le trône.*

Adressez-vous au roi.

JEANNE D'ARC

C'est au gentil Dauphin que je suis envoyée
Pour mettre un terme aux maux où la France est noyée.
(Regardant dédaigneusement la Trémouille :)
Quant à l'autre, vraiment, je ne le connais pas.

LA TRÉMOUILLE

Vous osez... ?

JEANNE D'ARC

Descendez, votre place est plus bas,
Et ce n'est pas l'orgueil, le meurtre et l'adultère
Qui nous délivreront de la guerre étrangère.

LA TRÉMOUILLE, *descendant du trône et sortant.*

C'est étrange !

CHARLES VII, *à Jeanne.*

Quel but vous amène à Chinon ?

JEANNE D'ARC

Je suis de Domremy, Sire, Jeanne est mon nom.
Hier, je ne connaissais que mes jeunes compagnes,
Ma chaumière, mon rouet, mes brebis, mes montagnes.
Tout le jour, sous le chêne où j'aimais à m'asseoir,
En gardant mon troupeau, je filais, et le soir,
Quand je rentrais émue auprès de mon vieux père,
Nous pleurions, tous les deux, sur les maux de la guerre.

Un jour, que je priais, je vis s'ouvrir les cieux;
Des anges et des saints parurent à mes yeux;
D'ineffables clartés je fus environnée,
Et par le ciel enfin charge me fut donnée
De sauver Orléans, de vous conduire à Reims.
Aux célestes accords j'unissais mes refrains,
Quel délire! et du ciel l'influence divine
D'une sublime extase inondait ma poitrine.
J'étais heureuse, et quand, dans un nuage d'or,
Mes saints disparaissaient, longtemps, longtemps encor,
Je suivais de leurs chants la lointaine harmonie.
C'était un autre monde, une nouvelle vie.
De mon bonheur aussi, triste était le réveil,
Et je voyais pâlir les rayons du soleil.
Comme un cheval pourtant que le fer aiguillonne,
Je bondissais, j'avais des instincts de lionne;
Oh! dans mon cœur d'enfant, quel courage! quel feu!
Je sentais la victoire, et je bénissais Dieu
Qui me comblait ainsi, moi, la bergère indigne.

CHARLES VII

De ces faveurs, pour nous, avez-vous quelque signe?

JEANNE

Oui, le doute secret qui vous trouble, Seigneur,
Et le vœu qu'ici-même exhalait votre cœur,
N'ayant d'autres témoins que ces murs solitaires.
Dieu n'a point été sourd, Seigneur, à vos prières;
La réponse du ciel, je l'apporte : c'est moi
Qui vous dis de sa part : Vous êtes fils de roi.

CHARLES VII

Je vous comprends.

JEANNE D'ARC

Je veux, par l'onction sacrée,
Mettre aux pieds de son roi la France délivrée.

CHARLES VII

Nous sommes épuisés et l'Anglais est bien fort.

JEANNE

Il serait plus facile à Talbot, à Bedfort
De faire remonter la Loire vers sa source
Que d'arrêter jamais Jeanne d'Arc dans sa course.

CHARLES VII

De cent mille soldats...

JEANNE

Soyez-en assuré,
Je passerai quand même, et vous serez sacré.

CHARLES VII, *remontant sur son trône, à sa cour.*

L'assurance de Jeanne a vaincu tous mes doutes;
Elle est passée enfin l'ère de nos déroutes.
France, ton Dieu s'éveille, il a bandé son arc,
Et voilà ton Sauveur ! Je crois à Jeanne d'Arc.

(A Jeanne d'Arc :)

Jeanne, marchez sans crainte à notre délivrance;
Je vous livre mon sort et le sort de la France.
Mes soldats vous suivront; vous chasserez l'Anglais,
Vous nous rendrez enfin la grandeur et la paix.

RICHEMONT, *à Jeanne.*

De notre dévouement recevez l'assurance.

LE 1[er] DÉPUTÉ D'ORLÉANS

Orléans, par ma voix, vous jure obéissance.

DU CHATEL

A la vie, à la mort, partout nous vous suivrons.

LAHIRE

C'est le Dieu des combats qui nous guide, partons.

JEANNE D'ARC

Donnez-moi ma bannière et m'a vaillante épée;
Vous pourrez voir bientôt comment elle est trempée.

Je veux qu'elle reçoive aujourd'hui votre foi,
La prière du prêtre et le congé du roi.
(Lahire apporte la bannière, et Richemont l'épée de Jeanne.)
Avec quel doux émoi mon âme te salue,
Fier drapeau ! Communique au cœur de son élue
La vertu que le ciel déposa dans tes plis.
(Prenant et baisant la bannière :)
Oh ! laisse-moi baiser ton image et tes lis.
Groupés autour de toi, nous irons à la gloire ;
Nous combattrons et Dieu donnera la victoire.
(Prenant l'épée.)
Et toi, vaillante épée, ô trésor de Fierbois,
Du séjour de la paix à nos sanglants tournois
Et de l'ombre à l'honneur hâte-toi : Dieu t'appelle !
Sois dans tous mes combats ma compagne fidèle ;
Egale la bergère aux antiques géants ;
C'est de toi que dépend le salut d'Orléans,
Marche contre l'Anglais ; reviens victorieuse
Et surpasse en éclat Durandal et Joyeuse.
(Le connétable la ceint de son épée.)

L'ARCHEVÊQUE DE REIMS, *bénissant Jeanne.*

Vous êtes notre espoir et ma main vous bénit ;
Que le ciel vous conduise, ô nouvelle Judith !

CHARLES VII

Partez, douce héroïne ! à travers la campagne,
Les périls, les assauts, mon cœur vous accompagne.
Et vous, puissants guerriers, revenez glorieux ;
Soyez dignes des dons que promettent les cieux.

CHŒUR DES GUERRIERS

Saluons la brillante aurore
Du jour qui se lève sur nous ;
Le Seigneur nous sourit encore
De son œil paternel et doux.
O France, le Dieu qui t'appelle
Veut mettre un terme à ton malheur ;
Sous l'étendard de la Pucelle
Tu retrouveras ta grandeur.

JEANNE D'ARC

O France, saisis ta bannière;
Lève-toi pour les grands combats;
Secoue une vile poussière,
Sèche tes larmes, tu vaincras.
Lève-toi pour la récompense
Promise à tes nobles efforts;
C'est l'heure de la délivrance,
Réveille tes preux et tes forts.

CHŒUR

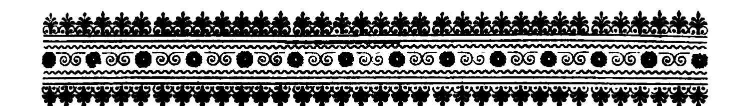
Lève-toi pour la récompense
Promise à tes nobles efforts;
C'est l'heure de la délivrance,
Réveille tes preux et tes forts.

JEANNE D'ARC

France, de l'épreuve cruelle
Où tu faillis t'ensevelir,
Tu renais plus forte et plus belle,
Les yeux fixés sur l'avenir.
Quel nouvel éclat t'environne !
De beaux jours t'attendent encor;
Les épines de ta couronne
Se transforment en fleurons d'or.

CHŒUR

Saluons la brillante aurore
Du jour qui se lève sur nous;
Le Seigneur nous sourit encore
De son œil paternel et doux.
O France, le Dieu qui t'appelle
Veut mettre un terme à ton malheur;
Sous l'étendard de la Pucelle,
Tu retrouveras ta grandeur.
Partons, partons; sous son égide,
Tous les chemins sont aplanis;
Partons, c'est elle qui nous guide...
France, tes malheurs sont finis.



ACTE TROISIÈME

ORLÉANS

Le théâtre représente la tente de Bedfort devant Orléans. Trophées d'armes. Une porte de chaque côté de la scène.

SCÈNE I

Bedfort, seul.

BEDFORT

Enfin c'est aujourd'hui que l'armistice expire,
Et de Chinon pourtant rien encor ne transpire.
Au Nord, au Sud, partout c'est le calme absolu ;
Jusqu'ici l'Angleterre a partout prévalu.
La France, paraît-il, renonce à se défendre,
Et dans quelques instants Orléans doit se rendre.
Ce dernier boulevard de la France tombé,
Le pays tout entier est par nous absorbé.
Hourrah ! noble Albion, quel jour pour ton histoire !...
— Pourquoi faut-il, hélas ! qu'une tache à ta gloire,
Comme un lourd cauchemar, me pèse sur le cœur,
Jetant son ombre impure au beau front du vainqueur ?

C'est cet affreux démon venu de la Bavière,
Cette reine de France, à la France étrangère,
Epouse sans honneur et mère sans amour,
Dont les vices nombreux s'étalant au grand jour,
Font, sur son front abject, rougir le diadème;
Dont le nom dans nos rangs sonne comme un blasphème;
Des malheurs d'un enfant qu'elle devrait chérir,
Se faisant, mère infâme, un monstrueux plaisir;
Capable, en ses périls, de sauver sa patrie,
Qui préfère à la perdre employer son génie;
Esprit né pour le mal, dont les instincts pervers
Ont, dans les grands dangers, de sublimes éclairs,
Mais qui n'a rien d'humain, qui ne vit que de haine
Et n'eut les noms de mère, et d'épouse et de reine
Que pour grandir l'abîme et tomber de plus haut.
Ah ! malheureux le jour où la reine Isabeau
A paru parmi nous ! Ses funestes services
Attireront sur nous de sévères justices.
Ses bienfaits sont maudits et ses dons me font peur;
Ses vices, tôt ou tard, nous porteront malheur.....
— France, que ne vois-tu ton rival à cette heure !
Console-toi, ta gloire est encor la meilleure;
Tomber avec tes preux pour moi serait plus beau
Que de te vaincre, hélas ! avec cette Isabeau.....
— Te vaincre ? Ah ! cette impie et cette sacrilège
Trop bien contre nos coups, ô France, te protège.
Non, ce mot de victoire est trop prématuré,
Nos glaives sont souillés du contact exécré
De cette femme immonde, et le Dieu des batailles
Qui te donna Dunois et Lahire et Xaintrailles
Pourrait, en un moment, sur notre camp trop fier
Faire gronder sa foudre et briller son éclair.

(On entend du bruit.)

Mais qu'entends-je? qui vient? C'est un Français peut être.

SCÈNE II

Bedfort, un chevalier français
qu'introduisent deux chevaliers anglais.

LE CHEVALIER FRANÇAIS

De notre nouveau chef, Seigneur, c'est une lettre.
(Il remet la lettre.)

BEDFORT, *après un regard rapide, à part.*

Jeanne d'Arc !... Le voilà l'être mystérieux,
Le terrible rival qui parle au nom des cieux
Et dont le nom déjà vole de bouche en bouche.
Pauvre enfant ! sa menace et m'amuse et me touche.
(Lisant la lettre :)
« Au nom du Dieu vivant,
Jeanne, son humble messagère,
Donne l'ordre à Bedfort, le prétendu régent,
De cesser désormais une inutile guerre.
Du reste, quels qu'ils soient, tous les efforts humains,
Et ta main, ô Bedfort, si puissante soit-elle,
Ne sauraient arrêter ni les décrets divins
Ni les projets de la Pucelle. »
(Il ferme la lettre.)
Quel langage pourtant ! Non, jamais à ce point
Rien ne m'avait ému !... Ah ! que nous sommes loin
Des fureurs d'Isabeau !... Deux femmes en présence !
Le vice d'un côté, de l'autre, l'innocence !
Jeanne d'Arc !... Isabeau !... cet ange !... ce démon !...
Quel contraste !... que faire ? agir ? céder ?... non, non.....
Si Dieu parle pourtant !...

LE CHEVALIER

Seigneur, que répondrai-je
A la Pucelle ?
(Bedfort hésite.)

LE CHEVALIER

Eh bien ?

BEDFORT

Que je poursuis le siège.

(Le chevalier sort avec son escorte.)

SCÈNE III

Bedfort, seul.

BEDFORT

Je t'offense peut-être, ô Dieu juste, pardon !
Je repousse une enfant qui me parle en ton nom.....
Mais quoi ! Serait-ce là ce que tu me demandes ?
Et suis-je libre enfin ? Quoi ! ces troupes si grandes,
Je pourrais, moi, leur chef, au suprême moment
Les trahir, sur un mot d'une femme ?... Et pourtant
Dans quel trouble profond cette lettre me plonge !
Est-il vrai que je veille et n'est-ce point un songe ?
Femme, qui donc es-tu ? pourquoi cette terreur ?
Pour la première fois, l'avouerai-je ? j'ai peur...
— Non, c'est de la faiblesse : un soldat sans reproche
Doit lutter jusqu'au bout. C'est conclu : l'heure approche.
Un chef n'a qu'un devoir : la lutte me convient,
Le reste te regarde, ô mon Dieu !...

(Voyant venir Suffolck :)

Quelqu'un vient,
Soyons ferme.

SCÈNE IV

Bedfort, Suffolck.

SUFFOLCK

Seigneur !

BEDFORT

La France se réveille,
Suffolck ! que tout soit prêt !

SUFFOLCK

Oui, Seigneur, chacun veille.

BEDFORT

La lutte sera chaude ; en toute vérité,
Le succès pourrait être ardemment disputé.

SUFFOLCK

Comptez sur vos soldats : l'ardeur qui les entraîne
Rend pour vous aujourd'hui la victoire certaine.

BEDFORT

On a vu quelquefois, vaincu par le malheur,
Un peuple au désespoir, retrouvant sa valeur,
Sous ses drapeaux meurtris ramener la victoire.

SUFFOLCK

Sans doute ; mais ces faits sont rares dans l'histoire,
Et ce n'est pas d'ailleurs par la division
Que la France pourra triompher d'Albion.

BEDFORT

Elle s'est réunie à la voix d'une femme.

SUFFOLCK

Est-ce donc là, vraiment, ce qui trouble votre âme ?

BEDFORT

Je redoute, Suffolck, une présomption
Qui pourrait de grands maux être l'occasion.

SUFFOLCK

Pour réduire une femme il nous reste des hommes.

BEDFORT

Pour le suprême effort, restons ce que nous sommes :
Une faute peut faire, en ce temps incertain,
Du vainqueur d'aujourd'hui le vaincu de demain.

SUFFOLCK

Qui peut vous inspirer ce funeste présage ?
Du vainqueur d'Azincourt est-ce là le langage ?
Je ne m'explique point, dans le cœur d'un héros
Cette subite peur, ces étonnants propos.

BEDFORT

Tu fais erreur, Suffolck : non, non, à Dieu ne plaise
Que jamais sur mon nom une lâcheté pèse !
Aux vulgaires pensers je ne m'abaisse point
Et je ne crains, Suffolck, le danger que de loin.
Va, ce n'est point la peur que la France m'inspire :
Je sais rendre justice à Dunois, à Lahire;
Je veux des ennemis qui soient dignes de moi,
Car c'est là mon honneur, partant ma seule loi.
Que m'importent le nombre et la vaillance ? J'aime
La valeur d'un rival que j'estime moi-même.
Je méprise un soldat qu'un hasard rend vainqueur :
Le héros qui succombe a bien plus de grandeur.
Vienne la mort, pourvu qu'elle soit glorieuse !
Arrière une victoire à nos armes honteuse !
Mais le duc de Bourgogne, un traître à son pays,
Mais la reine Isabeau, traître à son propre fils,

Voilà ce que je crains. Le péril, je l'affronte;
Le seul mal que redoute un soldat, c'est la honte.
Je crains, pour mon drapeau que je vois abaisser,
Une tache que rien ne saurait effacer.
Les bienfaits d'Isabeau n'ont nul droit à l'estime
Et le succès d'un jour ne couvre point le crime.
Isabeau m'importune, et quand sa trahison
Déshonore nos rangs, là-bas, à l'horizon,
Du côté de la France, oh ! je redoute encore
Le nouvel étendard que la Pucelle arbore.
Cet étendard est pur, quand le nôtre est souillé :
De prestige son roi peut être dépouillé,
Mais non de son honneur. Sa gloire reste pure :
Il n'a pour le servir, ni traître, ni parjure;
Et son cœur, grand encor, dans ce triste duel,
Compte sur ses enfants, sur son droit, sur le ciel.
— Mais écoute, Suffolck, ce superbe langage;
Il vaut bien d'Isabeau la fureur et la rage.

(Relisant la lettre de la Pucelle :)

« Au nom du Dieu vivant,
Jeanne, son humble messagère,
Donne l'ordre à Bedfort, le prétendu régent,
De cesser désormais une inutile guerre.
Du reste, quels qu'ils soient, tous les efforts humains,
Et ta main, ô Bedfort, si puissante soit-elle,
Ne sauraient arrêter ni les décrets divins
Ni les projets de la Pucelle. »

(On entend dans le lointain le bruit du canon et de la fusillade.)

SCÈNE V

Les précédents, Isabeau de Bavière.

ISABEAU, *entrant furieuse.*

Quoi ? n'entendez-vous point tout le bruit des combats ?
Le feu s'est rallumé ; l'Anglais tombe là-bas,
Et je vois ses deux chefs, dans leur tente tranquilles,
Perdre un temps précieux en discours inutiles ?
Mais je suis là, je veille ; et puisque les héros
S'endorment aujourd'hui dans un lâche repos,
C'est à moi de montrer ce que peut une femme.

BEDFORT

De grâce, laissez-nous ; retirez-vous, madame.

ISABEAU

Pas encore, Bedfort.

BEDFORT

Partez.

ISABEAU

Il est trop tard.
Une bergère en France a levé l'étendard,
Et réveillé l'armée..... A mon tour ! le temps presse ;
C'est moi votre Pucelle et votre prophétesse.

BEDFORT

Mes ordres sont donnés et je n'ai pas besoin
Que pour me conseiller l'on vienne de si loin.
L'Angleterre, Isabeau, peut encor se suffire.

ISABEAU

Le péril est plus grand...

BEDFORT, *interrompant.*

C'est assez !

ISABEAU

O délire !
De tant d'aveuglement tous mes sens sont glacés :
Ils défendent des points nullement menacés
Et les plus exposés sont laissés sans défense.
La sagesse des preux s'est changée en démence,
Et je ne vis jamais de désordres pareils.
Cette femme, Bedfort, a brouillé vos conseils,
Déconcerté vos plans, troublé votre génie.
Je montre le danger, malheur ! on me renie.

BEDFORT

Allez ailleurs, Madame, imposer vos faveurs ;
Laissez-nous rester grands, du moins, dans nos malheurs.

ISABEAU

La grandeur se mesure à votre résistance.

BEDFORT

Vous offensez le ciel, et Dieu venge la France.

ISABEAU

Si le ciel est pour elle, ayons pour nous l'enfer ;
Quel que soit le concours qui puisse m'être offert,
Je l'accepte, pourvu qu'il donne la victoire.

BEDFORT

Horreur ! Je ne veux point d'une semblable gloire,
Et je n'épouse point, femme, votre fureur.
Nos armes garderont leur droit et leur blancheur.
Je repousse un succès que l'injustice achève,
Un soldat généreux ne connaît que son glaive.

ISABEAU

Il faut qu'à ces vieux mots le soldat soit bien sourd,
Je ne reconnais plus les vainqueurs d'Azincourt.

BEDFORT

C'est de vos passions le fruit que l'on récolte,
Et l'instinct du soldat contre vous se révolte.

ISABEAU

Voilà donc mes travaux, mes soins de chaque jour,
Pour notre but commun perdu sans nul retour ?

BEDFORT

Oh ! ne confondons point nos deux causes. J'estime
Qu'entre nous deux, Madame, il est un vaste abîme.

ISABEAU, *hors d'elle.*

Eh bien, puisqu'on ne peut vous dessiller les yeux,
Si vous mordez, ce soir, la poussière, tant mieux !
Que cent ans de succès soient perdus en une heure !
Sur ses fils écrasés que l'Angleterre pleure !
Oui, vous avez raison : qu'importe qu'un sang vil,
Glacé par la terreur, lâche dans le péril,
De ses flots appauvris aille grossir la Loire ?
Il peut s'y perdre, oh ! oui, sans regrets pour l'histoire.
Qu'importe la défaite et de nouveaux malheurs,
Et les cris des blessés, et les veuves en pleurs ?
Du carnage déjà le parfum me pénètre,
Et comme le vautour, je pourrai m'en repaître.
Oui, tressaille, Sorel ! le fuyard de Chinon
Peut t'offrir aujourd'hui ce spectacle.

(Revenant à elle :)

Mais non :
Un trop pressant besoin, en ce jour, me réclame ;
Et je vous plains, Bedfort, autant que je vous blâme.
Pour moi, je reste grande en ce commun péril,
Je suis trop au-dessus d'un discours puéril
Pour consentir jamais à céder, à me rendre.
Je saurai, malgré tout, et seule, vous défendre,
Bedfort. Vienne le roi de Bourges ! de mon bras
Sa Pucelle aujourd'hui ne le sauvera pas.

BEDFORT

Que dites-vous ?

ISABEAU

Qu'il vienne !

BEDFORT

Arrêtez, malheureuse !

ISABEAU

La France, avec son roi, Bedfort, m'est odieuse.

BEDFORT

Honte à vous, Isabeau ! ce roi, c'est votre fils.

ISABEAU

Non, non, je ne connais d'autre roi qu'Henri six.
(Elle sort.)

SCÈNE VI

Bedfort, Suffolck.

BEDFORT

Avez-vous entendu, Suffolck, cette furie ?

SUFFOLCK

Oui, de haine et de fiel la vipère est pétrie.
Je craignais, en voyant sa rage s'exciter,
De voir le feu du ciel contre nous éclater.

BEDFORT

Qui connaît l'avenir ?

SUFFOLCK

Puisse, pour son blasphème,
La justice du ciel ne frapper qu'elle-même !

BEDFORT

Du Dieu que nous servons le bras mystérieux
Poursuit sur les enfants les crimes des aïeux

Et sur les nations l'iniquité des princes.
Que de comtes, de ducs, de villes, de provinces
Qu'une incroyable haine a conduits parmi nous
Et provoquent, Suffolck, le céleste courroux !
— Mais que vois-je là-bas ? regarde dans la plaine :
Où courent ces soldats sans ordre et hors d'haleine ?
Fastolf, le Bourguignon !... C'est la fuite !

SCÈNE VII

Les précédents, Fastolf, le duc de Bourgogne.

LE DUC DE BOURGOGNE

Ah ! Seigneur !

BEDFORT

Je tremble... parlez donc, Philippe.

LE DUC

Le bonheur,
Jusqu'à ce jour, Bedfort, à nos armes fidèle,
Nous a trahis ; l'Anglais cède ; le sang ruisselle,
Et la France l'emporte ! On succombe, on se rend ;
Impossible, Seigneur, d'arrêter le torrent.
Non, je ne sais quel sort à nos armes s'attache ;
Mais ne m'accusez point ; je ne suis point un lâche ;
Je cède à je ne sais quel esprit ténébreux
Que nous gardait l'enfer dans ses antres affreux.

FASTOLF

Laissez aux ignorants ces croyances vulgaires
Dont les grands aujourd'hui ne s'embarrassent guères.
Vous couvrez, Bourguignon, d'un bien pauvre manteau
La peur qui vous a fait perdre votre drapeau.

LE DUC

Parlez pour vous, Fastolf; de la fuite commune
Vous avez partagé les torts et la fortune.

FASTOLF

Vous oubliez, Seigneur, un détail capital :
Qui donc de cette fuite a donné le signal ?

LE DUC, *en colère.*

A me braver, Fastolf, vous n'êtes point de taille :
Allez compter les morts sur le champ de bataille,
Ils pourront vous montrer, pour vous tirer d'erreur,
Chez qui fut la vaillance et chez qui la terreur.
Sachez bien que, sans moi, votre maudite engeance
N'eût jamais mis le pied sur la terre de France.
L'Anglais ne doit qu'à moi ses succès les plus beaux;
Il n'eût jamais, sans moi, quitté ses noirs vaisseaux.
Traitez-moi donc, Fastolf, avec moins d'arrogance :
Il fallait un Français pour conquérir la France.

FASTOLF

Non, ce n'est point à vous, irascible seigneur,
A nous parler encore et de gloire et d'honneur.

LE DUC

Ah ! voilà bien le prix que je devais attendre
Des services qu'hélas ! j'avais tort de vous rendre.
Quand pour vous des combats j'affronte le destin,
L'égoïste Albion ne pense qu'au butin.
C'est l'intérêt et non l'honneur qu'elle consulte,
Et pour ses défenseurs elle n'a que l'insulte.
Nous nous retrouverons là-bas, sur le gazon,
Et de vos sots discours vous me rendrez raison.
Oui, je le sais, pour vous, je ne suis qu'un impie,
Un félon à ses rois, un traître à sa patrie;
J'ai, pour un peuple ingrat, dépensant ma valeur,
Assumé sur mon front le pire déshonneur.
Le nom de Bourguignon, de traître est synonyme,

Le nom seul d'Armagnac ou d'Anglais est sublime.
Voilà ce que l'on gagne à vous prêter appui.
Et que me font à moi les démêlés d'autrui ?
Sachez qu'un autre but me pousse à cette guerre :
Je combats pour venger le meurtre de mon père
Que Tanneguy, le vrai traître et l'affreux bourreau,
Assassina jadis au pont de Montereau.
Mon honneur est donc sauf, car ma cause est sacrée :
Que m'importent vos cris, si le Seigneur l'agrée ?
La sainteté du but excuse le moyen;
Quel est le vôtre ? Est il aussi pur que le mien ?...
— Vous l'avez provoqué, le lion se redresse;
Oui, je puis vous donner des leçons de noblesse;
Tout aussi haut que vous je puis lever le front;
Le traître, avec mépris vous rejette l'affront.
Rétractez vos discours; je prétends à l'estime;
Cédez, ou je retourne à mon roi légitime.

BEDFORT

Des querelles, hélas ! ce n'est pas le moment;
Il est bon d'étouffer votre ressentiment.
(*A Fastolf :*)
Pour le bien de la paix, laissez là ce caprice,
Au noble cœur du duc sachez rendre justice.
(*Au duc :*)
Et vous aussi, Philippe; il convient à des chefs,
Dans le malheur commun, d'oublier leurs griefs.

FASTOLF

Eh bien, restons unis...

LE DUC

Unis pour la défense;
Mais, pour des temps meilleurs, je garde ma vengeance.

BEDFORT

Hâtons-nous...

SCÈNE VIII

Les précédents, Talbot.

TALBOT

C'est trop tard. Quel désastre, seigneurs !
Il est sans précédents. Mais à tant de malheurs
Il ne faut point chercher une cause ordinaire :
Il est, dans notre échec, un étrange mystère,
Et ce n'est rien d'humain qui brise notre sort.
Tout m'étonne et m'effraye ici. Je crois, Bedfort,
Qu'un ange, que Dieu même a lutté pour la France.
Nous avions pour nous seuls le nombre, la vaillance,
La confiance enfin que donne le succès,
Et pourtant la victoire est à quelques Français
Réunis au hasard, groupés par une femme.
Mais de Jeanne le fer, brillant comme une flamme,
Pénétrait dans nos rangs sans effort, sûrement
Ainsi qu'une faucille en un champ de froment,
Ou bien comme un vaisseau dont le sanglant sillage
Ne se refermait point après un tel passage.
Croyez bien, ô Bedfort, qu'aucun rempart humain
Ne pouvait arrêter ce torrent, et ma main,
Qui, sans faiblir jamais, soutint votre querelle,
A vu tomber, hélas ! son glaive devant elle.

BEDFORT

La parole de Jeanne, en ce jour, s'accomplit :
Tout espoir, à ses pieds, seigneurs, s'ensevelit.

TALBOT

L'intrépide coursier que monte l'héroïne,
Sous la main qui l'excite, et s'exalte, et devine
Ses ordres. Le voilà ! Ses naseaux sont fumants,
Et sa crinière d'or qu'on voit flotter aux vents,
Lui donne d'un lion l'apparence. Tout tremble

Devant lui ; quel désordre ! On se pousse ; ce semble
Un chaos ; nul n'entend ses chefs ; à rallier
Les fuyards je m'épuise ; on commence à plier,
Et du combat l'issue, hélas ! n'est plus douteuse.
Alors des assiégés une sortie heureuse
Achève dans nos rangs la défaite, et je vois
A la tête des siens, le valeureux Dunois
Tomber entre les mains de sa libératrice
Qui termine en un jour d'Orléans le supplice.
Je restais seul...

SCÈNE IX

Les précédents, Isabeau de Bavière,
suivie de l'armée en déroute.

ISABEAU, *emportant dans ses bras le roi Henri VI. Elle ne fait que traverser la scène, effarée, en criant :*

Horreur et malédictions !
La Pucelle triomphe ! Elle arrive ! Fuyons
Et sauvons notre roi de ses mains.

BEDFORT

Soyons calmes :
De la victoire on peut reconquérir les palmes.
Mais il faut se hâter : pour de nouveaux combats,
Allons, dès maintenant, réunir nos soldats.

(Tous sortent.)

SCÈNE X

Jeanne d'Arc et toute sa suite.

(Entrée triomphale du cortège : prisonniers anglais, chevaliers français ; musiciens, chœur des guerriers ; Jeanne d'Arc, tenant en main sa bannière et son épée, portée en triomphe par les soldats, escortée par Dunois, Lahire, Xaintrailles, Richemont, etc.)

CHŒUR DES GUERRIERS

Honneur à Jeanne qui s'avance,
D'un vainqueur séculaire à son tour triomphant !
Acclame ton sauveur, ô France !
Anglais, redoutez la puissance
Qui vous courbe aujourd'hui sous la main d'une enfant.
Nous retrouvons des chants d'ivresse ;
La couronne des rois,
C'est sa main qui la tresse ;
Le trône de Clovis se relève à sa voix.

JEANNE D'ARC, *à genoux.*

Parmi tous ces transports d'un peuple qui m'acclame,
Je tombe à tes genoux, Seigneur, et te proclame
Seul auteur des succès en ce jour accomplis.
Pour rendre son honneur au royaume des lis,
Il te fallait un lis, le lis d'un cœur de vierge.
Tu m'as choisie, ô Dieu ; tu m'as donné ta verge
Pour réduire au néant leurs projets impuissants,
Pour frapper votre argile, ô peuples frémissants.
A toi, le premier cri de ma reconnaissance,
O divin Protecteur du royaume de France !
A toi, le chant d'amour de tous les cœurs français,
Et leur première joie, et leur premier succès !
La France est ton pays ; elle est ta fille aînée ;
D'un regard de ton cœur sous Clovis elle est née,

Son peuple se relève, et les rois aujourd'hui
Respectent son épée et tremblent devant lui.
Maintenant comprenez, instruisez-vous, ô Princes,
Tremblez, vous qui jugez les villes, les provinces !
Il vous a dispersés, comme au désert mouvant,
La tente du pasteur qu'emporte un coup de vent...
Et moi, qu'un tel amour embrase de sa flamme,
Je sens renaître en moi mon pauvre cœur de femme,
Et devant les bienfaits dont tu combles nos cœurs,
Le lion s'adoucit et retrouve des pleurs.

(Elle pleure.)

UNE VOIX

Honneur à la bergère, à l'enfant plein de charmes
Qui pleure, et dont la voix a réveillé les grands !
Bénissons la Pucelle et ses pieuses larmes
Qui font germer les lis au royaume des Francs.

REPRISE DU CHŒUR

Honneur à Jeanne qui s'avance,
D'un vainqueur séculaire à son tour triomphant !
Acclame ton sauveur, ô France !
Anglais, redoutez la puissance
Qui vous courbe aujourd'hui sous la main d'une enfant.
Nous retrouvons des chants d'ivresse ;
La couronne des rois,
C'est sa main qui la tresse,
Le trône de Clovis se relève à sa voix.

JEANNE D'ARC, *debout.*

Suspendez ces accords et ces cris de victoire.
C'est du ciel, c'est de Dieu que descend toute gloire,
Et je sens que déjà sa voix m'appelle ailleurs
Pour le sacre du roi que réclament nos cœurs.
Le Seigneur, sous nos pas, a brisé les obstacles
Signalé son pouvoir et semé les miracles ;
Il nous réserve, à Reims, un nouveau trait d'amour,
Au lever du soleil du quatorzième jour.



ACTE QUATRIÈME

REIMS

Le théâtre représente la cathédrale de Reims. Il est nuit; la lampe de l'autel jette seule quelques clartés dans la nef. Au fond, la rosace, et, au-dessous, le trône préparé pour le roi. A droite, l'autel, et à côté une petite porte. A gauche, la grande porte de l'église.

Au lever du rideau, l'archevêque de Reims est en prières devant l'autel.

SCÈNE I

L'archevêque de Reims.

L'ARCHEVÊQUE, *à genoux.*

Dans ton temple, Seigneur, j'ai devancé l'aurore.
A l'heure matinale où tout repose encore,
Où mon cœur et le tien veillent seuls au saint lieu,
Il m'est doux de tomber à tes pieds, ô mon Dieu.
Que j'aime ce silence ami de la prière !
Qu'elle est douce pour moi la paix du sanctuaire !
Après ces jours troublés, qu'il fait bon loin du bruit !...
A travers le danger, ta droite m'a conduit.

J'ai tant souffert, hélas ! durant ma longue course !
Je viens, cerf altéré, m'abreuver à ta source ;
Je viens, oiseau blessé, m'abriter dans ton cœur...
Triomphe, lève-toi ! C'est ton heure, Seigneur ;
C'est l'heure où, remplissant l'attente universelle,
Tu parus sur le sein d'une mère mortelle ;
C'est l'heure où tu sortis glorieux du tombeau ;
C'est l'heure aussi, pour nous, d'un prodige nouveau,
Où la France renaît, où tu prends pitié d'elle,
Où tu lui rends son roi des mains de la Pucelle...

(Il se lève.)

C'est aujourd'hui, Seigneur, le quatorzième jour,
Le jour qu'elle a prédit, qu'a fixé ton amour.
Déjà la France entière à Reims est réunie,
Hâtant le cours trop lent de cette nuit bénie.
Reims doit revoir l'éclat de ses beaux jours passés ;
Vers l'horizon déjà tous les yeux sont fixés,
Et des feux allumés de colline en colline
Doivent nous signaler les pas de l'héroïne.
Oh ! viens : ne tarde plus, ô Jeanne ! En vain Bedfort
Réunit ses soldats pour le suprême effort ;
En vain Meun, Beaugency nous demeurent rebelles ;
Les chemins, hérissés de forts, de citadelles,
Les chefs humiliés, de ta puissance aigris,
L'inconstance du roi, le trouble des esprits
En vain gênent ta marche et sèment les obstacles,
Le Dieu qui te conduit est le Dieu des miracles.
Non, non, il n'est plus sourd : de ton humilité
Le céleste parfum vers son trône est monté.

CHŒUR DE VOIX CÉLESTES

Doux parfum de l'âme,
Dont le pur dictame
Embaume les sens,
Le Seigneur contemple
Ton pieux exemple,
Il est de son temple
Le plus pur encens.

L'ARCHEVÊQUE, *se dirigeant vers la porte de la cathédrale et regardant au dehors.*

Mais que fait donc Thibaut ? Son retard m'inquiète...
La campagne est déserte, et la ville est muette...
Quel douloureux soupçon s'est emparé de moi ?
A quelle dure épreuve est soumise ma foi ?...
Après tant de bienfaits, après tant de victoires,
Serions-nous condamnés à de nouveaux déboires ?...
J'écoute : tout est calme ; on n'entend aucun pas.
Le jour croît, l'heure approche, et Thibaut ne vient pas...
Oh ! que l'attente est longue et la crainte cruelle !...
Mais le voici, c'est lui.

(A Thibaut qui arrive :)

Thibaut, quelle nouvelle ?

SCÈNE II

L'Archevêque, Thibaut.

THIBAUT

Jeanne triomphe et rien ne résiste à son bras :
Chaque heure, chaque instant voient de nouveaux combats,
Où la main du Seigneur se montre manifeste.
Nul ne conteste plus sa mission céleste.
Elle parle, tout cède ; elle marche, tout suit,
Et devant son drapeau l'Anglais tombe, ou s'enfuit.
On annonce partout de nombreuses victoires,
La mort de Glacidas, détracteur de nos gloires,
Le trouble des Anglais, leur déroute à Patay,
La fuite de Fastolf, le vainqueur de Rouvray,
La prise de Talbot, de Suffolck, de Jean Polle,
La terreur de Bedfort, qu'un tel désastre affole,
La peur du Bourguignon qui regrette ses torts,
Arthur et la Trémouille oubliant leurs discords,

L'approche du Dauphin, son arrivée à Troye,
Son entrée à Châlons, son triomphe, la joie
Du peuple...

L'ARCHEVÊQUE

O bonheur !

THIBAUT

Mais en vain je suis venu
Attendre avidement le signal convenu :
Jeanne ne paraît point, et même l'on ajoute
Qu'une blessure, hélas ! l'arrête dans sa route.

L'ARCHEVÊQUE

Croyons, croyons quand même aux promesses du ciel ;
Ah ! l'espoir est si doux, le doute si cruel !
Le soleil sur les monts ne paraît pas encore ;
Attendons, attendons tant que dure l'aurore.
Va, retourne à ton poste observer l'horizon.

(Thibaut sort.)

SCÈNE III

L'Archevêque seul.

L'ARCHEVÊQUE

La blessure de Jeanne égare ma raison ;
Nous aurais-tu trompés, ô Dieu bon, ô Dieu juste ?...

(A genoux :)

Non, non, je crois toujours à ta parole auguste.
Oh ! que je réponds mal aux grâces de ce jour !
Pardon d'avoir ainsi douté de ton amour !
Toi, qui sondes les cœurs, tu le sais, quand on souffre,
Quand le pied sent encor l'immensité du gouffre,
Le cœur, prompt à l'espoir, doute plus vite encor...

Mais non, il reste intact mon céleste trésor...
Qu'est ce pompeux néant dont l'homme s'environne ?
Répondez, Tyr, Sidon, Ninive, Babylone !
L'orgueilleux Pharaon, qui menaçait tes cieux,
Voit l'abîme engloutir ses chars audacieux.
Mais l'humble, près de toi, trouve un bien plus solide :
Il suffit d'une enfant pour rendre un trône vide
Au juste que l'épreuve, et l'exil, et la faim,
Comme un pampre au pressoir, ont courbé sous ta main.

CHŒUR DE VOIX CÉLESTES

Doux parfum de l'âme
Dont le pur dictame
Embaume les sens,
Le Seigneur contemple
Ton pieux exemple.
Il est de son temple
Le plus pur encens.

(En ce moment, un rayon de soleil vient frapper la rosace du fond. En même temps que l'Archevêque le montre, tout ému, la voix de Thibaut se fait entendre dans le lointain.)

L'ARCHEVÊQUE, *montrant le rayon.*

Le rayon du soleil !

THIBAÛT, *en dehors du théâtre.*

La colline s'éclaire !
La Pucelle paraît majestueuse et fière !
Chassant, sur son chemin, l'Anglais comme un troupeau.
J'aperçois son coursier, son heaume, son drapeau ;
J'entends les hosannah, la marche triomphale,
Et le pas des guerriers et l'escorte royale.

SCÈNE IV

L'Archevêque, Jeanne d'Arc, Charles VII, Richemont, Lahire, Tanneguy du Châtel et toute la suite de Charles VII et de Jeanne d'Arc.

(On entend d'abord les sons lointains de la symphonie, dont le bruit approche peu à peu; le murmure des acclamations populaires grandit; le canon gronde au loin, les cloches sonnent.

En même temps, le théâtre s'éclaire; l'Archevêque revêt ses ornements pontificaux; des enfants entrent par la petite porte de droite portant la croix, les encensoirs, les flambeaux, la crosse et la mître de l'évêque, la sainte ampoule.

Par la porte opposée, d'autres enfants paraissent, portant sur de riches coussins les insignes de la royauté, le sceptre, la couronne, l'épée et le manteau royal.

A leur suite, Jeanne d'Arc, tenant d'une main sa bannière et donnant l'autre main à Charles VII qu'elle introduit dans le temple.

Viennent ensuite, tous les officiers de la suite du roi, les serviteurs, le peuple.)

L'ARCHEVÊQUE, *venant à la rencontre de Charles VII.*

Gloire au nouveau David, à l'élu de ton cœur !
Béni celui qui vient en ton nom, ô Seigneur !

JEANNE D'ARC

Le tumulte des camps sous ces voûtes expire;
C'est ici de la paix la demeure et l'empire.
Le bruit du fer fait place aux suaves accents,
Et l'odeur de la poudre au parfum de l'encens.
De même, à ton autel, les haines font silence,
C'est ton plus beau triomphe, ô mon Dieu; ta puissance
A fait aussi des cœurs tomber tous les remparts.
Le même chant d'amour monte de toutes parts;
La France se relève et plus belle, et plus forte
Et nul ne rougit plus du nom français qu'il porte.

L'Armagnac dans ses bras reçoit le Bourguignon,
La Trémouille, à son tour, embrasse Richemont,
Et le roi bienheureux, que partout on acclame,
Ne voit dans ses sujets et qu'un cœur et qu'une âme.
Pour cette œuvre, Seigneur, une enfant t'a suffi :
Une simple bergère a bravé le défi
Des puissants conjurés contre toi ; sa main fière
Contre tous, sans faiblir, a tenu ta bannière.
A l'heure, où de ses dons je recueille les fruits,
Au milieu des soldats que ma main a conduits,
Je veux chanter au Dieu qui protège la France
Le cantique éternel de ma reconnaissance :
Mon âme te bénit, ô toi dont la bonté
De ta pauvre servante a vu l'humilité.
Tous les peuples bientôt proclameront ma gloire ;
Mais c'est ton bras puissant qui donne la victoire.
A ton nom trois fois saint, l'Anglais, ce roi d'un jour,
De son trône usurpé tombe sans nul retour,
Et tu rends sa couronne au prince légitime
Dont déjà le malheur avait fait sa victime.
Tu te souviens, Seigneur, de Louis, de Clovis,
Et tu rends sa splendeur au royaume des lis.
(A l'Archevêque :)
Et maintenant, Seigneur, déposez la couronne
Sur ce front que le ciel a marqué pour le trône ;
Qu'il reçoive de vous le sceptre et l'onction,
Et j'aurai terminé ma sainte mission.
(A Charles VII :)
Et vous, pasteur du peuple, écoutez la bergère :
Roi, voilà votre maître ; offrez votre prière.
Pour mériter l'honneur de paître son troupeau,
Courbez-vous devant lui comme un fidèle agneau.
(Charles VII se présente devant l'Archevêque.)

L'ARCHEVÊQUE

Quel est celui qui vient ? Savez-vous s'il est digne ?

JEANNE D'ARC

Par le doigt du malheur le ciel vous le désigne.

L'ARCHEVÊQUE

Plus illustre est le rang, plus grand est le danger.

CHARLES VII

Ces ruines, ce sang, mes aïeux, l'étranger,
Me l'ont appris, Seigneur.

L'ARCHEVÊQUE

Les rois sont les arbitres
De leur peuple : au pouvoir, Prince, quels sont vos titres ?

CHARLES VII

Ma famille, mon nom...

JEANNE D'ARC

Ses vertus,

CHARLES VII

Mes malheurs,

JEANNE D'ARC

Surtout le choix du Dieu dont l'œil scrute les cœurs.

L'ARCHEVÊQUE

Et du choix du Seigneur quel signe peut m'instruire ?

CHARLES VII

Demandez à l'Anglais.

L'ARCHEVÊQUE

Quel bras put vous conduire ?...

CHARLES VII, *montrant Jeanne d'Arc.*

Le bras de cette enfant qui fait cesser nos deuils
Et m'a tracé ma voie à travers mille écueils.

L'ARCHEVÊQUE

Qu'attendez-vous du ciel, Seigneur ?

CHARLES VII

Une couronne
Est un hochet d'enfant que sa main ôte ou donne :
Je demande à celui par qui règnent les rois
De sceller de son sceau ma puissance et mes droits.

L'ARCHEVÊQUE

Et ces droits quels sont-ils ?

CHARLES VII

Faire aimer la justice,
Récompenser le bien et châtier le vice.

L'ARCHEVÊQUE

A quoi sert le pouvoir ?

CHARLES VII

Un roi doit l'employer
A défendre son peuple, à chasser l'étranger.

L'ARCHEVÊQUE

Et ses devoirs ?

CHARLES VII

Du peuple il doit être le père.

L'ARCHEVÊQUE

Le serez-vous, Seigneur ?

CHARLES VII

Je le veux et l'espère.

L'ARCHEVÊQUE

Avant de recevoir ce suprême bienfait,
Au Dieu de qui descend tout don, tout bien parfait,
Et qui de notre France a fermé la blessure,
Jurez de demeurer fidèle.

CHARLES VII

Je le jure !

L'ARCHEVÊQUE

Approchez donc, mon fils, par ce Dieu dont la main
Dans le sang de l'Anglais vous traça ce chemin,
Où vos augustes pas sont autant de prodiges,
Où vous avez laissé de si profonds vestiges,
Où, sur chaque muraille, et le fer, et le feu
Ont si visiblement gravé le nom de Dieu,
Où, de nos ennemis le Seigneur qui nous venge,
(Désignant Jeanne d'Arc :)
Comme aux jours de Clovis nous envoya son ange.
Approchez-vous du Dieu qui vous appelle à lui,
Vous, le proscrit d'hier et le roi d'aujourd'hui;
Hier, roi sans sujets, sans trône, sans asile,
Malheureux qu'on oublie, et vaincu qu'on exile,
Roi de Bourge, en un mot, à qui le même jour
Rend le sceptre, l'honneur, la France et notre amour.
Venez laver ici l'affront de nos défaites;
Oubliez tous nos deuils dans l'éclat de ces fêtes;
Dans l'onction sacrée éteignez les conflits
Et régnez sur les cœurs d'un peuple reconquis.

CHARLES VII

Régner? qu'avez-vous dit? est-il vrai? quel baptême!
Du fond d'un tel abîme atteindre au rang suprême!
Au moment de toucher le but, mon cœur troublé
Revoit, comme un remords, les maux de l'exilé.
Moi que dès le berceau visita l'indigence,
Qui ne connus jamais de loi que la souffrance,
Ni d'autre majesté que celle du malheur,
Qui me vaut aujourd'hui cette gloire, Seigneur,
D'être, sur tout un peuple, un rayon de Dieu même?
Moi qu'a déjà meurtri l'ombre du diadème,
Comment pourrai-je, hélas! en porter tout le poids?
Moi, le petit enfant que l'on vit autrefois,
Aux mains de du Châtel, échapper par miracle
Au fer du Bourguignon; qui donnai le spectacle
De Paris à Melun, de Melun à Chinon,
D'un roi forcé de fuir devant l'Anglais; non, non,

Pour un pareil fardeau trop faible est mon épaule;
Le sceptre est une chaîne et le trône une geôle ;
Le diadème d'or devrait-il me tenter,
Ma tête, sans péril ne saurait le porter.
Ah ! de grâce, arrêtez, épargnez ma faiblesse.

L'ARCHEVÊQUE

Non, le ciel, au contraire, exalte qui s'abaisse;
Jamais plus clairement sa voix n'avait parlé,
Et le Dieu de Clovis s'est encor révélé.
Une telle victoire efface votre outrage.
Vos aïeux s'appelaient et l'Auguste et le Sage,
Le Saint, le Bon, le Beau, le Hardi, le Pieux,
Je vous proclame ici, vous, le Victorieux.

CHARLES VII

Si c'est son bon plaisir, que sa grâce m'assiste.

(Charles VII se met à genoux devant l'Archevêque, et tous les assistants l'imitent. L'Archevêque, seul debout, reçoit la crosse et la mître, lève la main sur la tête du roi et dit solennellement :)

L'ARCHEVÊQUE

Roi du ciel, Dieu vivant, par lequel tout subsiste,
Vous aussi, glorieux Patrons de ce pays,
Clotilde, Geneviève, et Denis et Louis,
Apôtres, Confesseurs, Vierges, Martyrs, Prophètes,
Elus, qui triomphez des humaines tempêtes,
Bénissez, par mes mains, par ma voix, par mon cœur,
L'élu du ciel. Prions.

TOUS LES ASSISTANTS

Ecoutez-nous, Seigneur.

L'ARCHEVÊQUE

C'est votre serviteur!

TOUS

Soyez son espérance!

L'ARCHEVÊQUE

Sa tour dans les combats,

TOUS

Sa force, sa puissance.

L'ARCHEVÊQUE

Exaucez ma prière.

TOUS

Écoutez notre cri.

L'ARCHEVÊQUE

La paix soit avec vous.

TOUS

Comme avec votre esprit.

(L'Archevêque prend le Saint-Chrême dans la sainte Ampoule et fait l'onction sur le front du roi.)

L'ARCHEVÊQUE

Coule, sainte onction, coule, pieux symbole ;
Imprime sur ce front la céleste auréole
Du Christ, le premier oint et le roi triomphant.
Sois vivante toi-même au cœur de son enfant.
Sois flambeau ! car la nuit, sur sa route, est profonde ;
Sois rosée ! en vertus rends son âme féconde ;
Sois parfum ! que sa grâce attire l'orphelin ;
De son cœur que la veuve apprenne le chemin.
Sois remède, aliment, douceur, force, allégresse !
Sur l'athlète royal coule jusqu'à l'ivresse !
Pour les sacrés combats, ô puissante onction,
Que ta douce vertu l'inonde comme Aaron.
Par ton divin contact, qu'il soit Roi, qu'il ordonne,
Qu'il juge, qu'il châtie, et surtout qu'il pardonne !

(Tous se relèvent.)

LE CHŒUR

Que Dieu sauve le Roi !
C'est le chant d'Israël qu'emprunte la Patrie.
Quand ce cri désormais s'élèvera vers toi,
Exauce la France qui prie.

L'ARCHEVÊQUE, *remettant l'épée.*

Recevez ce fer menaçant
Pour frapper le coupable et sauver l'innocent.
Sur les ennemis de sa gloire
Que le Dieu des combats vous donne la victoire.

LE CHŒUR

Que Dieu sauve le Roi, etc.

L'ARCHEVÊQUE, *remettant le sceptre.*

Prenez le sceptre du pasteur;
Du troupeau qui vous suit soyez le protecteur;
Et que votre houlette, à travers le bocage,
Le préserve des loups, de la faim, de l'orage.

LE CHŒUR

Que Dieu sauve le Roi, etc.

L'ARCHEVÊQUE, *remettant le diadème.*

Recevez la couronne d'or :
De vos sujets qu'elle soit le trésor.
C'est un reflet divin de la Toute-Puissance;
Du peuple qui vous sert soyez la Providence.

LE CHŒUR

Que Dieu sauve le Roi, etc.

L'ARCHEVÊQUE, *remettant le manteau royal.*

Recevez le manteau royal;
De la grandeur des rois c'est le fidèle emblème.
Par vos vertus soyez vous-même
Le plus bel ornement d'un trône sans rival.
Faites fleurir partout l'équité, la justice;
Du Dieu qui vous sauva portez haut l'étendard;
Que la France de Jeanne d'Arç,
Devienne, au souvenir de sa libératrice,
La plus belle patrie, après celle du ciel.

Montez sur cet auguste trône
Et recevez l'hommage solennel
D'une cour dont la foi déjà vous environne.

(Le roi monte sur le trône et chaque chevalier vient lui rendre hommage en fléchissant un genou devant lui et en baisant sa main.)

LE CHŒUR

Que Dieu sauve le Roi !
C'est le chant d'Israël qu'emprunte la Patrie.
Quand ce cri désormais s'élèvera vers toi,
Exauce la France qui prie.

UNE VOIX

Vois en ce jour l'ennemi terrassé
S'enfuir au loin, glacé par l'épouvante,
Et de ton peuple, un instant abaissé,
Se relever la foi toute-puissante.

LAHIRE

Dieu met le comble à ses bienfaits,
Aujourd'hui, dans son temple,
Par des prodiges sans exemple.
Bien humblement je reconnais
Qu'il a plus fait pour vous, Messire,
Que n'eût fait Lahire en son lieu,
Si Lahire était Dieu
Et Dieu, Lahire.

LE CHŒUR

Que Dieu sauve le Roi, etc.

SCÈNE V

Les précédents, un huissier, *puis* **un envoyé du duc de Bourgogne.**

L'HUISSIER

Un courrier de Dijon!

LE ROI, *inquiet, à part.*

Que vient-il annoncer?

JEANNE D'ARC, *joyeuse, à part.*

La réponse à mon pli.

LE ROI, *à l'huissier*

Priez-le d'avancer.

(L'envoyé entre et remet une lettre à Jeanne d'Arc.)

JEANNE D'ARC, *lisant la lettre.*

« O Jeanne, triomphez ; je me rends à vos larmes;
Je cède à vos vertus plus encor qu'à vos armes.
Je vois, dans votre appel, Jeanne, un ordre du ciel;
J'obéis et reviens à mon roi naturel.
Devant vous déposant désormais ma rancune,
Je n'ai qu'une patrie et n'en veux servir qu'une.
Je ramène avec moi mes anciens partisans :
Liège, le Luxembourg, Namur, les deux Brabants.
Moi qui ne craignais rien, devant qui tout recule,
Pour la première fois, Jeanne, je capitule ;
L'invincible soldat peut bien, sans déshonneur,
Etre, grâces à vous, le vaincu du Seigneur.
Succomber devant lui, c'est ma plus belle gloire;
Une telle défaite égale une victoire.
Oui, dans les qualité de Philippe le Bon,
Je veux faire oublier le traître Bourguignon.
Dites que je pardonne aux bourreaux de mon père,
Que je veux employer, à chasser l'Angleterre,

Le bras qui l'a servie, et qu'enfin notre roi
N'aura point de sujet plus fidèle que moi. »
(Elle ferme la lettre et s'adressant au roi :)
Sire, au nom du Seigneur qui brise cette intrigue,
Je vous livre le cœur de cet enfant prodigue.

LE ROI

Au nom du même Dieu, Jeanne, présent ici,
Au nom de mes sujets, de la France, merci !
C'est à vous après lui que je dois ma couronne,
Mon peuple son salut, et le pays son trône.
J'ennoblis, en retour, votre pauvre maison :
Que le lis de la France orne votre blason !
Il ne saurait avoir une plus belle place.
Qu'au lis de votre cœur désormais il s'enlace !
Sous le regard de Dieu, qui daigne les bénir,
Puisse leur doux éclat de plus en plus s'unir !
Qu'on les grave tous deux sur la même bannière !
Comme deux astres d'or qui mêlent leur lumière,
Je veux que ces deux fleurs confondent leurs parfums.
Dans leurs chastes couleurs, dans leurs attraits communs,
Notre honneur trouvera son plus parfait symbole ;
Qu'il demeure aussi pur que leur blanche corolle !
Et que notre pays, dans ses droits rétablis,
Soit, une fois de plus, le royaume des lis.

JEANNE D'ARC

Plus humbles sont mes vœux : ma mission s'achève.
Jusqu'à ce jour, Seigneur, j'ai vécu dans un rêve,
De mon cœur et du ciel suivant l'impulsion :
Je combattais, et Dieu bénissait l'action.
Ignorante, à Dunois j'enseignais la victoire ;
Je sauvais Orléans et j'étonnais la Loire.
Enfant, je répandais, avec mon seul drapeau,
Libre au milieu des camps comme avec mon troupeau,
La terreur d'un côté, de l'autre, l'assurance ;
J'abaissais l'Angleterre et relevais la France.
Mais mon rêve est fini, car vous voilà sacré ;
Mes voix ne parlent plus, et Dieu s'est retiré ;

Puisque vous êtes roi, je redeviens bergère.
Laissez-moi retourner auprès de mon vieux père.
La France désormais n'a plus besoin de moi :
Vous avez reconquis et son cœur et sa foi;
Le sceptre est dans vos mains, rendez-moi ma houlette.

LE ROI

Non, la victoire, hélas ! n'est pas encor complète :
Compiègne, Saint-Denis, Paris, Lagny, Beauvais
Ne sont point désarmés. Jeanne, tant qu'un Anglais
Foulera de son pied le sol de notre France,
Le pays ne saurait chanter sa délivrance.
Par son nouvel élu Dieu vous parle aujourd'hui :
Jeanne, une œuvre imparfaite est indigne de lui.
La volonté du ciel est facile à comprendre :
Il montre l'instrument, c'est à nous de le prendre.
Du Dieu qui vous parla, Jeanne, je tiens mon droit;
Vous guidiez le Dauphin, obéissez au Roi.
L'édifice s'élève, arrivons jusqu'au faîte;
Vous l'avez commencée, achevez la conquête.

JEANNE D'ARC

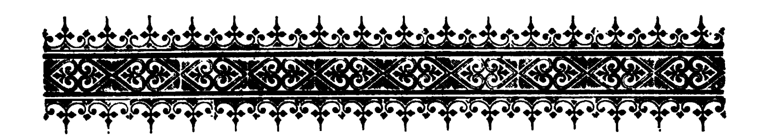
Ah! si je n'écoutais, Seigneur, que mon attrait,
Vos pompes, vos trésors, rien ne me retiendrait.
J'irais chercher la paix, là-bas, dans ma chaumière,
Retrouver mes agneaux au fond de la bruyère.
Inutiles regrets! Je ne suis plus à moi :
Pour de nouveaux combats, ô Jeanne, lève-toi.
Oui, la France elle aussi, Seigneur, est une mère :
Aux ordres de son roi j'obéis la première.
Puissent, dans le danger, sur mon rude chemin,
Marguerite et Michel me guider par la main!...
Mais déjà je l'entends : ô céleste délire!
Catherine m'appelle...

LE ROI

A la gloire?

JEANNE D'ARC

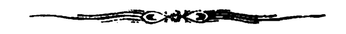
Au martyre!



ACTE CINQUIÈME

ROUEN

Le théâtre représente la prison de Jeanne d'Arc. A droite, la porte ; à gauche, une cachette dissimulée dans le mur. Une table, avec du papier, de l'encre, une plume. Quelques sièges.



SCÈNE I

Isabeau de Bavière, *par moments* **Lionel.**

ISABEAU

Ah ! je te tiens enfin ! Bien habile sera
Celui qui de mes mains, Jeanne, t'arrachera.
Je puis goûter enfin, et ma soif est immense,
Ce suprême plaisir qui se nomme vengeance.
Ne crains point d'évoquer un triste souvenir,
Orgueilleuse Isabeau qu'une enfant a fait fuir :
J'ai pleuré, j'ai rugi ; la coupe enfin est pleine,
De tous ces désespoirs alimente ta haine.
Oui, oui, tu m'as vaincue, et je sais à quel prix
J'ai pu sauver ma vie et celle d'Henri six ;

Oui, j'ai senti ta main peser sur mon épaule;
Mais Compiègne, du moins, d'Orléans me console.
Mes maux sont oubliés, le passé n'est plus rien
Et mon cœur est content, car Jeanne m'appartient.
A ton tour de trembler ! ma vengeance est certaine,
C'est ma haine, entends-tu ? qui forgera ta chaîne.
Et sois tranquille, non, ce n'est point Isabeau
Qui te condamnera; ton sort serait trop beau;
Je veux, pour démasquer ta grossière impudence,
Que l'Eglise aujourd'hui prononce ta sentence.
Ton beau rêve est fini, messagère de Dieu;
Voix du ciel, visions, vaine fumée ! adieu !
L'enfer se chargera de venger l'Angleterre,
Et le bûcher aura raison de la sorcière.

(Elle examine le cachot.)

LIONEL, *geôlier, à part.*

De quelle émotion je me sens envahir !
Dans mon trouble secret, si j'allais me trahir !
Mets un voile à ses yeux, afin que sa malice
Ne puisse découvrir, Seigneur, mon artifice.

ISABEAU, *à Lionel.*

Lionel, est-ce ici ton cachot le plus noir ?

LIONEL

Le prisonnier, Madame, est ici sans espoir.

ISABEAU

As-tu les qualités que ton rôle réclame ?

LIONEL

Je n'ai que ma consigne : éprouvez-moi, Madame.

ISABEAU

C'est bien. Appelle-moi l'Evêque de Beauvais.

LIONEL

J'y cours.

(Il sort.)

ISABEAU

En attendant, examinons de près
Ces portes, ces verrous, ces poutres, ces serrures,
Ces lucarnes, ces murs, ces bois, ces fermetures,
Et ces barreaux de fer, ces recoins et ces ais.
(Après avoir examiné chaque chose :)
Oui, c'est parfait vraiment; Lionel, tu me plais.

SCÈNE II

Isabeau, l'Evêque de Beauvais, *par moments* **Lionel.**

L'ÉVÊQUE, *saluant.*

Madame !

ISABEAU

Eh bien ! prélat, que fait ma prisonnière ?
Quand livreras-tu donc sa proie à l'Angleterre ?

L'ÉVÊQUE

Je ne suis point pressé : je sais trop la valeur
D'un procès qu'on exploite et qui traîne en longueur.

ISABEAU

C'est la rapidité, prêtre, qu'on te demande.

L'ÉVÊQUE

Eh ! non, puisqu'avec moi l'Angleterre marchande.

ISABEAU

Et qu'exiges-tu donc ?

L'ÉVÊQUE

Ah ! comptons, s'il vous plaît :
Un peuple qui me chasse, un clergé qui me hait,

Les noms de renégat, de traître à ma patrie,
Ma foi foulée aux pieds, ma mémoire flétrie,
Tout ce que j'ai perdu : mon siège de Beauvais,
Mon honneur, mon repos, ma dignité, ma paix ;
Réunis à la fois sous une signature
Mensonge, apostasie, assassinat, parjure ;
L'affront, ce pilori ; le remords, ce cancer ;
Ma conscience enfin, tout cela coûte cher.

ISABEAU

Il me faut à l'instant la Pucelle maudite.
Va ! l'Anglais sait payer le mal qui lui profite.
Hâte-toi, je t'attends.
(Montrant un papier sur la table.)
Voici le jugement,
(Présentant une plume.)
Tu n'as plus qu'à signer,
(Tendant une bourse.)
et voici ton paiement.

L'ÉVÊQUE, *soupesant la bourse, à part.*

Accepterai-je ?

ISABEAU

Prends : allons, point d'équivoque !
C'est un présent royal.

L'ÉVÊQUE *à part.*

Elle est bien loin l'époque
Où l'on vendait le juste, hélas ! trente deniers.

ISABEAU

Eh bien ?

L'ÉVÊQUE *à part.*

Cruels remords !

ISABEAU

Accepte.

L'ÉVÊQUE

Volontiers.
(Il signe et prend la bourse.)

ISABEAU

Tu connais Isabeau ; redoute sa colère ;
Sa patience est courte et son courroux sévère.
Tu m'appartiens, prélat ; hâte ce jugement
Et ne t'expose point à mon ressentiment.

(A part :)

Dans ce coin cependant je veux guetter ma proie
Et puiser dans sa rage une infernale joie.
Quelle ivresse de voir se baisser devant moi
Ces deux yeux foudroyants qui répandaient l'effroi !
D'ouïr son désespoir et son vain sortilège,
Et les rugissements du lion pris au piège !
C'est un régal de roi que je veux me servir ;
Ma rage est à son comble..... et je puis l'assouvir ! ! !

(A Lionel :)

Allons, ne tarde plus, Lionel ; qu'elle vienne
Entendre sa sentence, et puis subir sa peine.....

(Lionel sort.)

Ah ! ce n'est pas trop tôt, et si mon cœur est fier,
Aujourd'hui, j'ai payé mon triomphe assez cher.....
La voici, cachons-nous.

(Elle se dissimule dans la petite cachette qui est à gauche, visible pour les spectateurs, invisible à Jeanne d'Arc.)

SCÈNE III

Jeanne d'Arc, Isabeau de Bavière, *cachée,* **l'évêque de Bauvais, Lionel.**

L'ÉVÊQUE, *lisant à Jeanne son jugement.*

Comme hérétique, Jeanne,
Au supplice du feu l'Eglise vous condamne.
Dans les fers cependant puissiez-vous réfléchir,
Abjurer vos erreurs, enfin vous repentir !

(Il fait signe à Lionel de l'enchaîner et sort.)

SCÈNE IV

Jeanne d'Arc, Isabeau, *cachée ; pendant quelques instants,* **Lionel.**

LIONEL, *à Jeanne, en l'enchaînant.*

Donne tes mains ! *(bas :)* Courage !

JEANNE D'ARC, *à Lionel.*

Isabeau m'emprisonne ;
Dites-lui de ma part que Jeanne lui pardonne.

ISABEAU, *cachée, à part.*

J'enrage !

JEANNE

Je serai, si Dieu m'en fait le don,
Comme au feu des combats, grande dans ma prison.

ISABEAU

Nous verrons bien.

(Lionel sort.)

JEANNE, *baisant ses fers.*

Et vous, fers, liens, je vous baise.
Heureuse si par vous le ciel enfin s'apaise,
Et rend à mon pays le calme désiré !

ISABEAU

Je n'y tiens plus !

JEANNE

Entends de mon cœur déchiré.....

ISABEAU

Le ciel est sourd.

JEANNE

Le vœu que ton enfant t'adresse :
Prends ma vie et mon sang, ma force et ma jeunesse.

ISABEAU

Ils sont à moi.

JEANNE

Craindrais-je un fer qui me meurtrit ?
Ce qui dompte le corps ne peut rien sur l'esprit.

ISABEAU

Tu te trompes.

JEANNE

Merci, Seigneur, pour tant de gloire !
Isabeau, je te dois ma plus belle victoire.

ISABEAU

Oh ! malédiction !

JEANNE

C'est mon suprême honneur !
Sa rage et son courroux font ton œuvre, Seigneur !

ISABEAU

Honte !

JEANNE

Elle ne saurait enchaîner ta puissance.

ISABEAU

Oh !

JEANNE

Soumets Jeanne d'Arc, mais délivre la France.

ISABEAU *sortant furieuse de sa cachette.*
(Haut, à Jeanne :)

C'est l'Eglise, c'est Dieu, par la voix d'un prélat,
Qui te condamne.

JEANNE

Non; un évêque apostat,
Que le peuple chrétien a chassé de son siège,
N'est qu'un vil séducteur.

ISABEAU

C'est toi la sacrilège,

Qui blasphèmes le ciel, qui voiles tes desseins
De vaines visions et du nom de nos saints.
Dieu ne peut plus longtemps tolérer ton caprice.

JEANNE

Oh ! les païens, du moins, avant le sacrifice,
Décoraient leur victime : il fallait Isabeau
Pour insulter la sienne ; est-ce noble ? est-ce beau ?

ISABEAU

Ne t'en prends qu'à toi-même.

JEANNE

Oh ! l'insulte m'est chère
Et je sais la subir sans haine et sans colère.

ISABEAU

Je saurai te dompter.

JEANNE

Eh ! ne le suis-je pas ?
Ces chaînes et ces fers m'ont mise entre vos bras.
Que voulez-vous de plus ?

ISABEAU

Ton calme m'exaspère.

JEANNE

Connaissez-en le charme, Isabeau.

ISABEAU

Comment faire ?

JEANNE

Reprendre votre place : elle n'est point ici,
Et ce sont vos remords qui me vengent ainsi.

ISABEAU

Je ne te comprends point.

JEANNE

Que vous a fait, Madame,
Ce fils que vous perdez, dont le cœur vous réclame,
Votre roi ?

ISABEAU, *à part.*

Quel tourment !

JEANNE

Vous trouverez la paix
En lui rendant sa mère et sa reine.

ISABEAU

Jamais.

JEANNE

La coupe des plaisirs cache bien des tristesses,
Et le calice amer a de douces ivresses.
Je suis votre vaincue, et pourtant comparez :
C'est moi qui suis heureuse et c'est vous qui souffrez.

ISABEAU

C'en est trop.

JEANNE

Du devoir connaissez l'avantage,
Et de votre bonheur ayez donc le courage.
Qui vous tient ?

ISABEAU

Mon orgueil ! Moi ? moi ? me repentir ?
Isabeau ?

JEANNE

Oui, Madame.

ISABEAU

Oh ! non, plutôt mourir.

JEANNE

Ah ! si vous pouviez voir quelle onction céleste
Est même dans ces fers !

ISABEAU

Tais-toi, je la déteste.

JEANNE

Que je vous plains, Madame ! Oh ! béni soit le ciel
D'avoir gardé mon cœur vierge de tant de fiel !

ISABEAU, *à part.*

Tu fléchis, Isabeau ; tu te laisses convaincre,
Et tu subis sa loi, toi qui croyais la vaincre.
C'est Jeanne qui te tient, qui reçoit tes aveux,
Et ses yeux ont déjà pu lire dans tes yeux.
Une seconde fois faut-il qu'elle te dompte ?
Isabeau, lève-toi ; souviens-toi de ta honte.
(Haut, à Jeanne, avec une sévérité affectée :)
Jeanne, écoute l'Eglise et reconnais ton tort
Aux pieds de ce bûcher...

JEANNE

Que m'a dressé votre or.

ISABEAU

Tu mens.

JEANNE

C'est votre cœur qui se ment à lui-même.

ISABEAU, *sortant exaspérée.*

O Jeanne, je te hais.

JEANNE

Isabeau, je vous aime !

SCÈNE V

Jeanne d'Arc, *seule ; puis* **Lionel,** *puis* **Jacques d'Arc.**

JEANNE D'ARC, *à genoux.*

Elle souffre, Seigneur ! Daigne, daigne en ce jour,
Dans ce cœur ulcéré répandre un peu d'amour;
Par la haine et l'orgueil sur cette âme abusée
Laisse tomber du ciel la goutte de rosée.
En elle de la foi rallume le flambeau;
Entends ce cri, Seigneur : Pitié pour Isabeau !
(Elle reste à genoux, le visage caché dans ses mains.)

LIONEL *entre en examinant si on ne le voit pas. A part.*

Elle est partie enfin ! On peut tout craindre d'elle.
Isabeau me fait peur et ma frayeur est telle
Qu'il me semble parfois que ces murs ont des yeux,
Et que tous ces objets, témoins mystérieux,
Regardant Jeanne tendrement :
Pour me perdre avec toi vont publier ma ruse.
Devant ce tigre hélas ! où serait mon excuse ?

JEANNE, *apercevant Lionel, se relève.*

Eh bien, que cherches-tu, Lionel ? Isabeau
A-t-elle imaginé quelque outrage nouveau ?
Mes fers sont-ils trop doux à son gré ? Parle vite :
Quel est donc le tourment que sa haine médite ?

LIONEL

Ne crois point Lionel messager de malheur.

JEANNE

Que m'apportes-tu donc ?

LIONEL, *lui ôtant ses chaînes.*

Un instant de bonheur.

(Il ôte son costume de geôlier et paraît sous celui de Raymond.)

O sœur, reconnais-moi : je suis Raymond.

JEANNE, *l'embrassant.*

Mon frère ?

RAYMOND, *ouvrant la porte et introduisant Jacques d'Arc.*

Je me suis fait geôlier pour t'amener mon père,
Et mêler à tes maux quelque douceur, s'il plaît
Au ciel, et si le fouet d'Isabeau le permet.

JACQUES D'ARC, *embrassant sa fille.*

O ma fille !

JEANNE, *au cou de son père.*

O mon père !

JACQUES

En quel lieu je te trouve !

JEANNE

Fidèle à mon devoir.

JACQUES

Ah ! quelle est donc la louve
Dont la dent te déchire ainsi, mon pauvre agneau !

JEANNE

Oh ! ne maudissez point, je vous prie, Isabeau.
J'ai tant prié pour elle ! et tout à l'heure encore
Il me semble, à la voix, au feu qui la colore,
Qu'à tout bon sentiment son cœur n'est point fermé.

RAYMOND

Il est de plus en plus par la haine animé.

JACQUES

Ah ! j'irai la trouver : il faut que je te sauve.

RAYMOND

Croyez-vous attendrir, père, une bête fauve ?

JACQUES

Non, non, je veux aller me jeter à ses pieds,
Mes pleurs la toucheront et ses inimitiés
Ne sauraient résister à la douleur d'un père.

RAYMOND

Elle a depuis longtemps perdu son cœur de mère,
Et l'infidèle, hélas ! riant de nos malheurs,
Met aujourd'hui sa joie à voir couler nos pleurs.

JACQUES *à Jeanne.*

Que faire, mon enfant ?

JEANNE

Aux volontés célestes
Conformer notre cœur.

JACQUES

O France, tu nous restes !
Mon espoir est en toi. Oui, tes preux vont venir,
Briser ces fers, sauver Jeanne d'Arc et punir
Les bourreaux de ma fille.

JEANNE

Oh ! pour ma délivrance,
Ne comptez point encor, mon père, sur la France.

JACQUES

Le droit jamais en vain au Français ne recourt ;
L'Anglais, à ses dépens, pourrait l'apprendre un jour.

JEANNE

Non, non, c'est par mon sang, plus que par mon épée,
Que l'audace du mal doit être dissipée.
Mon martyre, Seigneur, doit ressembler au tien :

Ne suis-je pas ton Christ, ton envoyée ? Oh ! rien,
Ni les trente deniers, ni le baiser du traître,
Ne sauraient me manquer ; les scribes, le grand prêtre
Sont venus ; contre moi, le peuple de Paris
A de Jérusalem renouvelé les cris :
Mes voix, illusions ! ma mission, blasphème !
Mes succès, sortilège ! et mon nom, anathème !
Comme à Gethsémani, c'est l'instant infernal
Où le bien est troublé du triomphe du mal.
La bergère est aux fers, le troupeau se disperse.
Mais elle n'a qu'un jour cette force perverse :
France fidèle, attends la résurrection !
La haine fera place à l'admiration.
De ton calice amer bois la dernière goutte,
Et reprends vers le ciel ta glorieuse route.
L'épine, à ta couronne, est changée en fleuron
Et chaque cicatrice en lumineux rayon.
Du Christ ressuscité tu portes l'auréole,
En avant comme lui ! ton glaive et ta parole
Accompliront aussi des prodiges : la paix,
Ce don de Dieu, chez toi régnera désormais.
Défendre son troupeau, voilà ta destinée.
Le Christ sera toujours avec sa fille aînée.
Mais vers cet avenir, je ne puis le cacher,
Père, il n'est qu'un chemin.

JACQUES

Et lequel ?

JEANNE

Le bûcher !

(Jacques éclate en sanglots dans les bras de sa fille. Silence.)

JEANNE, *inspirée.*

Vous pleurez, père ! Hélas ! douleurs bien plus amères !
Dans vos larmes, je vois pleurer toutes les mères.
Pourquoi cet or si pur et sitôt obscurci ?
Ces nouvelles Rachel te demandent merci,
Seigneur, pour leurs enfants qu'Hérode leur enlève
Par des tourments encor plus cruels que le glaive.

Pourquoi t'a-t-on proscrit ? et pourquoi dans les mains
Des ministres de paix ces glaives inhumains ?
Pourquoi tes serviteurs arrachés de leur cloître ?
L'impiété qu'on voit de jour en jour s'accroître ?
Et ta pieuse image, ô Christ, par ces bourreaux
Ravie à l'agonie, à la tombe, aux berceaux ?
Pourquoi sur tant de saints et de nobles pontifes
Des pouvoirs souterrains les sataniques griffes ?

(Silence. Harmonie lointaine.)

Quel spectacle nouveau vient réjouir mon cœur ?
Une seconde fois mon pays est vainqueur.
Je vois, sur les autels, des lis mêlés aux roses,
Et des vapeurs d'encens et des apothéoses ;
J'entends des cris d'amour, des cantiques joyeux
Et le bronze et l'airain qui se mêlent entre eux.
Les pontifes, le peuple, une foule nombreuse
Proclament à l'envi Jeanne d'Arc bienheureuse.
Une seconde fois j'ai vaincu les enfers,
O France, et c'est du ciel que je brise tes fers.
Père, de ton enfant la victoire est entière
Et ma nouvelle gloire éclipse la première.

JACQUES, *à genoux devant sa fille et pleurant.*

Ta parole remplit mon cœur d'un saint émoi,
Jeanne ; pardon d'avoir jadis douté de toi !
Demande-le pour moi, Jeanne ; pouvais-je croire
Que Dieu me réservât une semblable gloire ?

JEANNE

N'abaissez point ainsi, père, vos cheveux gris ;
Vite, relevez-vous ! Si nous étions surpris !

JACQUES

Oh ! ne refuse point à mon humble prière
Ta dernière faveur.

JEANNE

Quelle est-elle, ô mon père ?

JACQUES

Ma fille, bénis-moi : sur ce vieillard tremblant
Daigne lever tes mains et de sainte, et d'enfant.

JEANNE *émue, et bénissant son père.*

Pour ce père, ô mon Dieu, dont le cœur se déchire
Reçois mes pleurs de vierge et mon sang de martyre.

SCÈNE VI

Les précédents, Isabeau de Bavière.

ISABEAU, *arrivant à l'improviste au milieu de cette scène.*

Malheur ! je suis trahie ! ah ! c'est toi, Lionel,
Qui me trompes ainsi ! Ton acte criminel,
Infidèle geôlier, aura sa récompense.
(A Jacques et à Raymond :)
Hors d'ici, malheureux ! sortez de ma présence.

JEANNE *à Isabeau, avec autorité.*

Vous ne toucherez point au vieillard, à l'enfant
Que mes mains ont bénis : Jeanne vous le défend.
Quant à moi, me voici ! Mon corps, je vous le livre,
Madame ; et de mes maux si l'aspect vous enivre...

ISABEAU, *enchaînant Jeanne de nouveau,*

Ah ! tu crois m'attendrir, tu te trompes : c'est moi,
Moi seule, désormais, qui me charge de toi.
(Elle va s'asseoir furieuse.)

JEANNE, *à son père.*

Je sens que sous mes pieds la terre se dérobe ;
Du beau jour éternel, mon père voici l'aube.

Sous le poids de mes fers, dans ma sombre prison,
Il n'en est que plus pur le céleste rayon.
Père, ne pleurez plus, car le bonheur m'inonde :
Est-ce donc bien mourir que de quitter un monde
Dont la coupe est, hélas ! toujours pleine de fiel ?
Séparons-nous, c'est l'heure ; au revoir dans le ciel !

JACQUES

Jeanne, un instant encor permets que je demeure.

JEANNE

Un dernier sacrifice, ô mon père ! Cette heure,
Cette dernière joie, elle appartient à Dieu.

JACQUES, *serrant la main de Jeanne.*

Pour toujours?

JEANNE

Pour un temps.

JACQUES

Jeanne !

JEANNE

Mon père !

ENSEMBLE

Adieu !

(Ils s'embrassent longuement.)

ISABEAU, *à part, sombre.*

Quel étrange pouvoir sur mon cœur elle exerce !
Dans mes desseins toujours cette enfant me traverse.
(Pendant que Jacques et Raymond sortent.)
A les perdre d'ailleurs je n'aurais nul profit.
Allez, mon temps est court, et Jeanne me suffit.

SCÈNE VII

Jeanne d'Arc, Isabeau de Bavière ; *puis* **saint Michel, sainte Marguerite et sainte Catherine.**

(On entend une lointaine harmonie.)

JEANNE D'ARC, *assise.*

Me voilà seule !..... O ciel, quelle est cette harmonie ?
Venez-vous m'assister, Seigneur, dans l'agonie ?

ISABEAU, *à part.*

Malgré moi je lui cède ; en vain je me raidis ;
Par un sommeil de plomb mes yeux sont engourdis.

JEANNE, *tombant peu à peu en extase.*

Michel !...

ISABEAU, *s'endormant.*

Quel cauchemar !...

JEANNE

Quelle sublime extase !...
Mes fers ne pèsent plus !...

ISABEAU

Ce souvenir m'écrase !...

JEANNE

Oh ! que l'espace est pur !...

ISABEAU

Oh ! que l'abîme est noir !...

JEANNE

C'est le ciel !...

ISABEAU

C'est l'enfer !...

JEANNE

O joie !...

ISABEAU

O désespoir !...

JEANNE *chante.*

Aux buissons du chemin l'agneau laisse sa laine ;
Le soleil a brûlé le beau lis virginal ;
L'aquilon, aux forêts, déracine le chêne,
Et de l'onde mon souffle a terni le cristal.
Et moi, le cœur en proie à l'amère tristesse,
Devant ma coupe, hélas ! où déborde le fiel,
En voyant s'effeuiller la fleur de ma jeunesse
Mon regard obscurci se lève vers le ciel.

(Les saints arrivent lentement pendant le solo et se placent derrière Jeanne. Saint Michel tient une couronne qu'il met sur la tête de Jeanne ; sainte Marguerite et sainte Catherine lui mettent, l'une, une palme, l'autre, un lis dans les mains. Des anges, à genoux, couvrent ses chaînes de fleurs. Effets de lumière.)

LES VOIX CÉLESTES *répondent au solo.*

La rose n'a plus d'épine
Et le calice est sans fiel,
Quand la terre s'illumine
D'un rayon venu du ciel.
Douce Jeanne, confiance !
Près de nous, sèche tes pleurs.
Une goutte d'espérance
Calme toutes les douleurs.

(L'harmonie continue. Pendant ce temps, Jeanne et Isabeau se parlent sans sortir de leur sommeil.)

JEANNE D'ARC

Vous n'entraverez point la volonté céleste,
Isabeau ; votre haine à vous seule est funeste.

ISABEAU

Que de sang sur mes mains !

JEANNE

Lavez-le dans vos pleurs.

ISABEAU

Jeanne !

JEANNE

Prions ensemble, unissons nos malheurs.
(Elle chante de nouveau.)
Qui dira de mon cœur les mortelles alarmes ?
Je cherche en vain ma voie en cette obscurité.
Avide de bonheur, j'ai les yeux pleins de larmes,
Et je meurs, en rêvant de l'immortalité.
Qui soutiendra mon cœur dans ce désert stérile ?
Mon Dieu seul peut m'aider à porter mon fardeau.
Sentant ce poids si lourd, ma vertu si fragile,
Je m'appuie à la croix comme un lierre à l'ormeau.

LES VOIX CÉLESTES

La rose n'a plus d'épine,
Et le calice est sans fiel,
Quand la terre s'illumine
D'un rayon venu du ciel.
Douce Jeanne, confiance !
Près de nous, sèche tes pleurs ;
Une goutte d'espérance
Calme toutes les douleurs.
(L'harmonie cesse ; les clartés s'éteignent ; les saints reprennent les attributs prêtés un instant à Jeanne d'Arc.)

SAINT MICHEL

O Jeanne, éveille-toi, car ta couronne est prête ;
Le ciel à recevoir la martyre s'apprête.

SAINTE MARGUERITE

Plus qu'un moment de lutte, ô Jeanne, bon espoir !

SAINTE CATHERINE

Nous viendrons te chercher, ô ma sœur, au revoir !
(Les saints disparaissent, et Jeanne s'éveille.)

SCÈNE VIII

Jeanne d'Arc, Isabeau de Bavière.

JEANNE D'ARC

Délicieux sommeil ! Le ciel était sans voiles ;
Les anges m'emportaient au milieu des étoiles ;
Mes saints, de ma prison faisant un paradis,
Mettaient entre mes mains des palmes et des lis :
En chants mélodieux s'exhalait ma prière,
Et mon front du soleil éclipsait la lumière.
O beau rêve !..... qu'est-il devenu ? je ne sais.
Quel réveil ! mon cachot est plus noir que jamais.
Que ta grâce, ô mon Dieu, me soutienne et m'inspire.

ISABEAU *s'éveillant, violemment agitée.*

Où suis-je ? quel sommeil !.....
(Elle cherche autour d'elle. Apercevant Jeanne d'Arc :)
Elle est là ! je respire.

SCÈNE IX

Les précédents, Bedfort, Talbot, Suffolck, Fastolf, l'évêque de Bauvais, soldats.

BEDFORT, *à Jeanne.*

Le moment est venu, Madame, il faut partir.
Le bûcher vous attend ; c'est l'heure de mourir.

JEANNE, *pleurant et baisant son crucifix.*

Pour la France, ô mon Dieu, je t'offre, avec mes chaînes,
Tous les pleurs de mes yeux, tout le sang de mes veines.
(Les soldats emmènent Jeanne d'Arc. Isabeau la suit. Tous se découvrent.)

SCÈNE X

Bedfort, Talbot, Suffolck, Fastolf, l'évêque de Beauvais.

BEDFORT

Quel spectacle, Seigneurs ! La justice a son cours,
Sans que la France à Jeanne apporte aucun secours.
Mais cette majesté, ce beau front, cette taille,
Grande devant la mort comme aux champs de bataille,
N'est point d'un simple enfant. Quelque chose de grand,
Et qui, de jour en jour, m'étonne et me surprend,
Vibre dans cette tête et dans cette poitrine.
Devant cette figure, il faut que je m'incline.
Non, jamais, croyez-moi, notre grande Albion,
Seigneurs, n'eut devant elle un plus rude champion.
Tandis que l'un l'exalte et l'autre la blasphème,
Elle reste pour moi le plus obscur problème.

FASTOLF

Ses victoires, Bedfort, sont l'œuvre du hasard
Où le ciel, ni l'enfer n'eurent jamais de part.
Mais sa mort, des combats change la destinée :
France, à nous obéir te voilà condamnée.

TALBOT

Vous vous trompez, Fastolf; je la vis d'assez près,
Et je cherche plus haut l'auteur de ses succès.
Non, non, ne croyez point notre part la meilleure :
Jeanne d'Arc disparaît; mais son œuvre demeure.
Notre cause, au contraire, est bien près d'échouer;
Le crime d'aujourd'hui ne saurait la sauver.

BEDFORT *à Talbot.*

Inclinez-vous devant une force majeure,
Car vous êtes Anglais.

TALBOT

J'en rougis à cette heure.

BEDFORT

Vous prononcez un mot bien dur à notre endroit.

TALBOT

Ma conduite au péril m'en a donné le droit.

FASTOLF

Quoi qu'il en soit, sa mort est une délivrance.

TALBOT

C'est la honte pour nous, le salut pour la France.

(On entend au dehors les cris de la foule et la cloche qui sonne le glas.)

SUFFOLCK

Ecoutez, écoutez, Seigneurs ! voilà le glas !
Cette cloche, ces cris annoncent le trépas.

TALBOT

Paix à ta cendre ! non, tu n'es point hérétique,
Etre mystérieux, créature angélique.

L'ÉVÊQUE DE BEAUVAIS

Respectez donc l'Eglise et la voix d'un prélat.....

TALBOT

Silence ! l'or anglais a payé l'apostat,
Et vous n'avez ici que le droit de vous taire.

SCÈNE XI

Les précédents, Isabeau de Bavière, un moine.

ISABEAU *entre triomphante, le drapeau anglais à la main.*

La Pucelle n'est plus! Hourrah pour l'Angleterre!

LE MOINE

Modérez ces transports : Seigneurs, plus que jamais
Jeanne est, après sa mort, redoutable aux Anglais,
Car des fers d'Isabeau la glorieuse empreinte
A fait de Jeanne d'Arc la martyre et la sainte.
Elle fut grande à Reims, forte dans Orléan,
Mais son plus beau triomphe est celui de Rouen.
— Déjà la foule, avec une infernale joie,
Poussait des cris de rage et réclamait sa proie.
Jeanne arrive au milieu d'un peuple frémissant,
Seule, en robe de deuil, enchaînée et pleurant.
Où sont-ils ces héros qu'entraînait sa vaillance,
Et Lahire, et Dunois, et Paris, et la France?
Hélas! il est brisé le glaive de Fierbois,
Et pour toute défense elle n'a qu'une croix
Faite de deux bâtons qu'un soldat vient lui tendre.
Sur ce signe de paix on la voyait répandre
Ses humides baisers et son amour brûlant;
Jésus! Jésus! Jésus! disait-elle en pleurant.
Mais bientôt le bûcher autour d'elle s'allume,
Et lentement, hélas! la brûle et la consume.
Une colombe alors, s'élevant dans les airs,
Montre son âme pure et libre de tous fers.
Par ce signe, le Ciel, jusques à l'évidence,
De l'illustre héroïne attestait l'innocence.
Loiseleur, son bourreau, nouveau Centurion,
Se frappe la poitrine et demande pardon.

Dès lors la haine tombe, et la foule en délire,
Oubliant l'hérétique, acclame la martyre.
Un nouveau feu s'allume, ô Jeanne : c'est l'amour
Qu'un peuple entier te voue à partir de ce jour.
Oui, deux noms désormais sont unis dans l'histoire,
L'un, couvert de mépris, l'autre, brillant de gloire :
Celui de la victime et celui du bourreau;
Le nom de Jeanne d'Arc et le nom d'Isabeau.
A l'un le pilori ! l'apothéose à l'autre !
Gardez votre Isabeau; Jeanne d'Arc reste nôtre.
Toujours à ses enfants la France redira :
Isabeau me vendit; Jeanne me délivra.





APOTHÉOSE DE JEANNE D'ARC

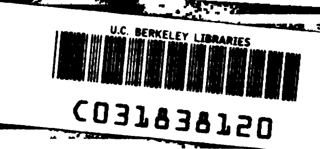
(On aperçoit Jeanne d'Arc sur un trône resplendissant de lumière, une couronne d'or sur la tête, une palme et un lis entre les mains. Saint Michel, sainte Marguerite et sainte Catherine l'environnent. Des anges portent des encensoirs. Plus bas, Charles VII et l'archevêque de Reims. En dessous, le père et le frère de Jeanne. Lahire et Talbot sont à genoux devant elle, l'un avec le drapeau français, l'autre avec le drapeau anglais. Sur le devant de la scène, on voit Isabeau de Bavière et les généraux anglais terrassés. Harmonie céleste. Effets de lumière.)

LE POÈTE

Jeanne, de ces sommets où la gloire t'enivre,
Dans le cœur de la France, oh ! ne cesse de vivre :
Tes ennemis sont morts, leurs beaux jours sont passés,
Sous ton pied virginal les voilà terrassés,
Et toi, Jeanne, tu vis ; l'Eglise te couronne,
Les cieux, l'autel, nos cœurs sont désormais ton trône :
Ton exemple nous montre, en ce jour solennel,
Que le mal est caduc, le droit seul éternel.
France, suis Jeanne d'Arc à travers la lumière,
Saisis sa forte épée et sa blanche bannière,
Apprends d'elle qu'il n'est de salut qu'en Dieu seul,
Que tout autre drapeau n'est qu'un triste linceul ;
Prends l'étendard du Christ, ô toi, sa fille aînée,
Et, forte de ta foi, marche à ta destinée.

Bar-le-Duc. — Impr. de l'Œuvre de Saint-Paul. — 1385,94




U.C. BERKELEY LIBRARIES
C031838120

